

REVUE DE PRESSE

SORTIE NATIONALE – 21 NOVEMBRE 2018



SOMMAIRE

QUOTIDIENS

LIBERATION	4
LE MONDE	5
L'HUMANITE	6
20 MINUTES	7

HEBDOMADAIRES

LES INROCKUPTIBLES	8
L'OBS	9
TELERAMA	10
LE CANARD ENCHAINE	11
JDD	12
A NOUS PARIS	13

MENSUELS

CAHIERS DU CINEMA	14
SOFILM	17
POSITIF	18
PREMIERE	19
LES FICHES DU CINEMA	20
CAUSETTE	21
CINEMA TEASER	22
CAHIERS DU CINEMA (Compte-rendu Busan 2017)	23
TROIS COULEURS	24

SITES INTERNET

LE POLYESTER	25
CRITIKAT	28
CULTUROPOING	30
CHAOS REIGNS	34
CINE SERIES	35
LE BLEU DU MIROIR.....	37
FRENCH TOUCH	38
LE MAG DU CINE.....	40
K.OWLS	42
EAST ASIA.....	48
JEUNE CINEMA	50
PARIS NORMANDIE	51
CLOSE-UP	52
BENZINE	54
PUTSCH	56
UNIFICATION FRANCE.....	58

BLOGS

AU FEU FOLLET	59
DAME SKARLETTE.....	60
BONJOUR COREE	61
EPIXOD.....	63
J'ME FAIS MON CINEMA.....	64
BROZKINOS	66
TRAVELLINGUE	68

TELE / RADIO

ACTION TV	69
FRANCE 3 – LE PITCH CINEMA.....	69
RADIO LIBERTAIRE.....	69



Kyung-min (Jeon So-née), décidée à en finir. PHOTO LES BOOKMAKERS. CAPRICCI FILMS

GL

«After My Death», silence de morte

Le Sud-Coréen Kim Ui-seok met en lumière la déflagration que provoque le suicide dans une société cruelle. Un premier long métrage noir, habile et stylisé.

C'est un film dans lequel on pénètre comme dans une flaque de fuel. Enjeux, intrigues, motivations des uns et des autres, tout s'agit autour de la caméra comme engluée dans un bourbier, jusqu'à une tentative de suicide en temps réel qui tranche le film en deux et le colore pour de bon dans les couleurs du cruel et du désespéré. L'histoire est d'ailleurs dérivée d'un fait trop connu de la

société sud-coréenne contemporaine : elle affiche depuis trop longtemps l'un des taux de suicide les plus élevés du monde.

Souffre-douleur. Ici, c'est une adolescente, Kyung-min, qui s'évapore un soir aux abords d'un pont et qu'on soupconne de s'être jetée à l'eau. Dans l'effusion qui démarre dès le matin qui suit la disparition, on reconnaît, dans la pire des versions possibles, la société au sein de laquelle est supposée s'épanouir une jeune fille, école (un lycée de filles, panier de crabes où sévit le plus implacable des contrôles sociaux, le harcèlement), famille (la mère, flippante à souhait), institutions (du corps professoral à la police, tout le monde est nul et dépassé). Hypocrite, impuissant, ce

petit monde n'en pète pas moins des câbles allègrement, isolé ou collectivement, se menaçant, s'insultant, voire se sautant à la gorge quand les rituels sociaux sont insuffisants. Et puis il y a Young-hee (Jeon Yeo-bin), souffre-douleur en fusion qui porte l'effacement de son amie, amante, ennemie, comme sa propre malédiction et dont personne ne reconnaît l'affliction. Torturée par les adultes, par les gamines, par la culpabilité, elle a l'air d'être la clé de l'intrigue, et celle qui expliquerait comment et pourquoi on peut en arriver à envisager le pire – suicide ou tuerie de masse – quand on a, a priori, la vie devant soi. Heureusement, *After My Death* tourne finalement le dos à toutes les explications, et aux statuts méchants de film sociétal ou

de film symptôme. Kim Ui-seok, qui réalise ici son premier long métrage, s'intéresse moins à sa disparue et à ses raisons – chagrin d'amour, malaise familial, goût immodéré pour le black metal, peu importe – qu'à la déflagration qu'elle déclenche et au boucan d'émotions contradictoires qui s'y confrontent.

Langage des signes. Stylisé, habilement accompagné de musique oppressante et étonnamment construit, le film trouve son point d'orgue non pas dans sa (fausse) scène de révélation mais lors d'un discours en langage des signes, dont la cruauté apparaît d'autant plus glaçante que son sens demeure caché à celles auxquelles il s'adresse. Le spectateur du film, lui, a le droit de voir la scène à deux reprises, la première fois dans un brouillard épais, la deuxième sous-titrée pour en apprécier les terribles mots muets. L'effet aboutit à l'une des meilleures séquences d'effroi vues ailleurs que dans un film d'épouvante ces derniers mois.

OLIVIER LAMM

AFTER MY DEATH
de KIM UI-SOK
avec Jeon Yeo-bin,
Seo Young-hwa... 1h53.

Quand le suicide d'une ado ouvre un gouffre

Entre réalisme et onirisme, le film de Kim Ui-seok évoque le malaise de la société coréenne ultracomptitive

AFTER MY DEATH

Tel qu'il nous arrive sur les écrans français, le cinéma sud-coréen fait souvent preuve d'une férocité mordante, d'une noirceur certaine et d'une propension à l'excès, qui secouent régulièrement le flux des sorties. *After My Death*, premier long-métrage de Kim Ui-seok, réalisateur débutant qui fut d'abord assistant du surveillé Na Hong-jin sur *The Strangers* (2016), mémorable polar fantastique, fait partie de ces films incisifs, travaillés par toutes sortes d'énergies, donnant à l'arrivée un objet irrégulier mais passionnant, récompensé par deux prix (meilleur film et meilleure actrice) pour Jeon Yeo-bin, sa jeune interprète d'une sidérante intensité de jeu au Festival de Busan.

After My Death s'empare d'un sujet grave, le suicide des adolescents, dans un pays où le phénomène atteint un taux deux fois plus élevé que la moyenne mondiale. Kim Ui-seok ne s'en tient pas au constat mais ausculte à travers ce fléau le malaise plus complexe d'une société coréenne hyperconcurrentielle, cynique et brutale, suscitant chez certains, notamment les plus jeunes, une pulsion de mort et des bouffées de nihilisme, qui ne sont jamais que le reflet déformé de sa propre dureté.

Dans un lycée d'élite pour filles, à Séoul, une élève est portée disparue, et ses affaires sont retrouvées en bordure d'un pont sur la rivière Han. L'enquête, menée par un inspecteur soumis à sa hiérarchie, se resserre sur deux de ses camarades de classe, dont Young-hee (Jeon Yeo-bin), qu'une vidéo de surveillance atteste être la dernière à l'avoir vue vivante. Alors que la thèse du suicide l'emporte,



Jeon Yeo-bin interprète Young-hee et Jeon So-née est Kyung-min. THE JOKERS/CAPRICCI FILMS

bientôt confirmée par la découverte du corps, la mère dévastée de la victime (Seo Young-hwa), persuadée que Young-hee cache quelque chose, s'acharne sur elle. Pendant ce temps, la direction du lycée cherche à faire passer le suicide pour un accident afin de ne pas ternir le blason de l'établissement. Alors que chaque instance se renvoie la balle, les soupçons se portent sur Young-hee, au comportement troubant.

Exigence de réussite
En choisissant de ne rien montrer du suicide, Kim Ui-seok nous place d'emblée dans la déflagration de l'événement – toute une vague de répercussions et d'effets déchainés qu'il poursuit en multipliant les points de vue et les

Young-hee, s'étant fait voler son suicide par une autre, flotte dans un sursis d'existence qui ne lui appartient plus

situations. La disparition signale un accroc dans le tissu social, qui ne cessera plus de s'effiler, pour devenir un gouffre. L'exigence de réussite qui pèse sur les élèves, leur rivalité mutuelle dans un système scolaire qui ne cesse de les opposer, la non-mixité de l'établissement qui suscite une endogamie délétère, constituent autant de symptômes d'une société malade, remise en cause par le geste de la victime.

De façon assez attendue, la première partie du film épouse la progression de l'enquête (passage en revue des témoins, resserrement du soupçon), dans le registre d'un drame atone et désolé, baignant dans l'indistinction (les premières images montrent les élèves comme autant d'ombres errant dans les couloirs du lycée) et une gamme de lumières écrues. L'impression tenace de déjà-vu est parasitée, ici ou là, par des torsions discrètes de la mise en scène : fragments de passé qui remontent à la surface, anticipations, bouffées subjectives, viennent parasiter un

récit qui, jusqu'alors, pouvait sembler trop balisé.

Haine et Incompréhension

La découverte du corps, dragué hors des eaux de la rivière, relance en cours de route les cartes du film et déplace singulièrement ses enjeux. Young-hee devient le bouc émissaire de toute la communauté : tancée par la famille de la victime, harcelée et battue par ses camarades de classe, surveillée par les enquêteurs, la lycéenne farouche concentre sur elle une haine et une incompréhension générale qui en font, peu à peu, une sorte de double de la jeune fille suicidée, son dérivatif vivant et laconique, nimbée d'un mystère insupportable pour les autres. Dans son

sillage, le film contrebalance son réalisme blème par des touches d'onirisme et de dérives cauchemardesques, s'aventurant par moments jusqu'à la lisère du cinéma d'horreur (une vision glaçante dévoile le visage de Young-hee, lentement recouvert d'une substance noire et poisseuse).

À ce titre, le film culmine lors d'une scène furieuse, celle des funérailles de la jeune suicidée, où Young-hee, désespérée, s'isole pour ingérer, dans un geste fou, le contenu d'un bidon d'essence. Son corps secoué de spasmes, rongé de l'intérieur par le liquide, résonne alors avec les incantations rituelles des chamans, dans un véritable moment de possession où l'esprit de la défunte semble ressurgir, comme une bouffée de mauvaise conscience, pour hanter tout un chacun.

Young-hee accède par la suite à une existence postmortem – voix éteinte, corps creusé, présence spectrale –, celle d'un étrange fantôme social, qui achève de l'identifier complètement à son amie noyée, dans un lent estompe de toute sa personne. C'est dans cet effacement progressif que peut se lire, en creux, le drame du personnage : celui d'une jeune fille qui, s'étant fait voler son sursis d'existence qui ne lui appartenait plus.

Ce faisant, Kim Ui-seok dépasse habilement la question individuelle du suicide pour figurer la désintégration morbide d'une génération qui ne trouve plus aucune gratification ni aucun enjeu à simplement continuer d'habiter ce monde. ■

MATHIEU MACHERET

Film sud-coréen de Kim Ui-seok. Avec Jeon Yeo-bin, Seo Young-hwa, Jeon So-née, Ko Won-hee, Yoo Jae-myung (1h 53).

CINÉMA

Des jeunes en fleurs de chrysanthème

Ce premier long métrage construit un brillant thriller sociologique autour des drames du suicide adolescent.

AFTER MY DEATH
Kim Uiseok
Corée du Sud, 1h53

Pas de titre français mais d'une traduction à froid tombe l'expression : «Après ma mort». L'espace qui s'en dégage est sombre. Les suicides adolescents, monnaie fort courante en Corée du Sud, dessinent en arrière-plan une société aux ténèbres arcanes. Verticalités d'acier et règles de fer ne cessent de fouailler des bâncs de culpabilité à vif. Les plus jeunes préfèrent souvent la fin de tout. Ici, dans un lycée qui vaudra métaphore, une jeune fille revient en classe après une absence dont les séquelles continuent visiblement de l'accabler. Le retour de Young-hee (Jeon Yeo-Bin) est accueilli par ses congénères avec la politesse qui s'impose. Une gêne plane. Personne dans la classe ne comprend le langage des signes qu'elle utilise. Le spectateur apprend par sous-titres la noirceur de ce qu'elle proclame. On passe aux jeux de miroir d'une boutique de maquillage. Un autre jeune visage s'observe, essaie des rouges à lèvres, reflet démultiplié par les vitrines. Sur le trottoir, elles seront trois. Deux s'éloignent ensemble. Une autre est laissée en arrière. On reconnaît à peine Young-hee. La fraîcheur de ses traits indique le flash-back. Elle vient de retrouver son amie Kyung-min. Qui le lendemain est donnée disparue. Le film, qui dévalera la féroce cascade des émotions adolescentes, s'entame à la manière d'un thriller. Des hommes s'affairent sur le vaste champ de recherche près

du pont où le sac de Kyung-min a été découvert. Les détails cliniques des opérations sont livrés sous les regards sidérés des parents de la jeune fille. Au lycée, le directeur et un détective de la police dont on peut confondre les rôles mènent les interrogatoires. Dans la salle des profs, le souci de la réputation de l'établissement l'emporte d'un rictus sur la compassion. Young-hee, la dernière à avoir vu sa camarade, subira les pressions les plus dures.

Autopsie du fonctionnement de la société coréenne

Des uniformes aux décors, de l'interminable tunnel coudé dépourvu d'horizon qui avoisine l'établissement scolaire, les lumières ne nuancent que des gammes de gris.

Seul luit le scalpel avec lequel Kim Uiseok autopsie le fonctionnement de la société coréenne. Le sort fait à la jeunesse sert au cinéaste de laboratoire. Les relations qu'entre tiennent entre elles les lycéennes en constituent le théâtre avec ses héroïnes déchirées, ses choeurs et furies. Quelques geysers rouge sang, le blanc aveuglant du deuil traditionnel où le défunt doit crier son repentir du tort que son décès provoque.

Deux figures ne cessent de trébucher au bord de l'abîme, Young-hee habituée par l'impossibilité de vivre et la mère de Kyung-min hantée de questions sans fond. Le film se tient bien au-dessus de la description sinistre par les qualités de la mise en scène, sa construction abyssale et ses effets de suspense. La détresse des principaux personnages détonne d'une force dénonciatrice. •

DOMINIQUE WIDEMANN

2017
LE FILM REÇOIT
LE GRAND PRIX
DU FESTIVAL
INTERNATIONAL
DE BUSAN.

«After My Death»: Le suicide des adolescents, drame national en Corée du Sud

THRILLER A l'occasion de la sortie de « After My Death », en salle le 21 novembre, la spécialiste de la Corée Juliette Morillot explique à « 20 Minutes » les raisons du mal-être des adolescents coréens...

After My Death de Kim Ui-Seok entraîne le spectateur dans un lycée de Corée du Sud où une adolescente, harcelée par ses condisciples, se donne la mort. Le réalisateur de *The Murderer* livre un film très dur qui n'est pas sans rappeler la série *13 Reasons Why*. Si le suicide des jeunes semble est un phénomène international, « il est plus aigu encore en Corée où il est considéré comme un choix de vie respectable », explique à *20 Minutes* Juliette Morillot.

Cette experte de la péninsule coréenne (dont l'ouvrage *Le Monde selon Kim Jong-Un* est sorti en février aux éditions Robert Laffont), connaît bien la question. Si la Corée du Sud n'a rien d'une dictature, les jeunes y subissent une pression qui les pousse parfois à commettre l'irréparable.

La fille qui porte toutes les fautes

« La Corée est régie par une société confucéenne très hiérarchisée, ce qui est très bien montré dans le film, précise Juliette Morillot. Les enfants sont traités comme des rois jusqu'à l'école. Les professeurs sont alors chargés de les faire entrer dans le moule. » L'héroïne, harcelée jusqu'à perdre l'envie de vivre, est emblématique de ce phénomène que résume le titre coréen du film : « La fille qui porte toutes les fautes ». Sa culpabilité est si lourde qu'elle ne peut plus la supporter. Et cela d'autant plus qu'elle est aussi harcelée sur les réseaux sociaux.

Impensable de se singulariser

« Les adolescents sont à la fois écrasés par la fatigue, le poids de l'honneur familial et le besoin de se conformer au modèle qui leur est imposé, explique Juliette Morillot. En Corée, il est impensable de se singulariser. » Les personnages errant dans les couloirs du lycée, souvent filmés de dos, renforcent cette impression d'uniformisation forcenée. Quand les visages apparaissent, souvent trop maquillés, la détresse qu'ils expriment n'en est que plus palpable.

Halte aux suicides

Les suicides sont si nombreux, frappant parfois des enfants d'une dizaine d'années, que les autorités ont pris des mesures. Des lignes de soutien psychologique et des patrouilles « d'anges gardiens » chargés de dissuader les suicidaires ont été mises en place. « La violence larvée que subissent les élèves est parfaitement décrite dans *After My Death* », insiste Juliette Morillot. Cette œuvre extrêmement âpre fait partager le cauchemar de son héroïne tout en donnant à réfléchir sur notre propre société.

Caroline Vié



After My Death

de Kim Ui-seok

Un teen-movie féminin dans un lycée secoué par le suicide d'une élève. Tendu et bluffant de maîtrise.

LES PREMIERS PLANS "D'AFTER MY DEATH" EN ANNONCENT LA TEINTE ET LE GENRE. Des lycéennes en uniforme parcoururent des couloirs plongés dans une anormale et intense pénombre. Le cinéma d'horreur attend son heure, le teen-movie féminin est en place. L'origine de cette noirceur qui voudrait engloutir le film : le suicide de la jeune Kyung-min. A partir de cette mort, forcément mystérieuse et traumatisante, débute le portrait vapoteux de l'entourage : les adultes (la mère de Kyung-min, les policiers, les profs) et les adolescentes. Parmi elle, Young-hee semble plus que les autres avoir joué un rôle dans l'acte de son amie. Ce procédé de cartographie d'un milieu à partir du suicide d'une jeune fille rappelle *Poetry* (2010) de Lee Chang-Dong : même apparente raison (le harcèlement) et même exécution (du haut d'un pont). Mais plus que son aîné, qui déplie les conséquences de ce suicide sur une seule ligne (celle du rapport au monde du personnage principal, la grand-mère), Kim Ui-seok a recours à un récit éclaté, dans lequel la vie foisonne à l'intérieur de chaque plan. Les remous créés par la chute de Kyung-min dans la rivière semblent dicter sa forme à un film organisé comme une encyclopédie. Chaque onde circulaire, chaque révélation sur ses motivations atteint son entourage, le remue puis s'évanouit à la surface du film sans apporter de réponse à son intrigue.

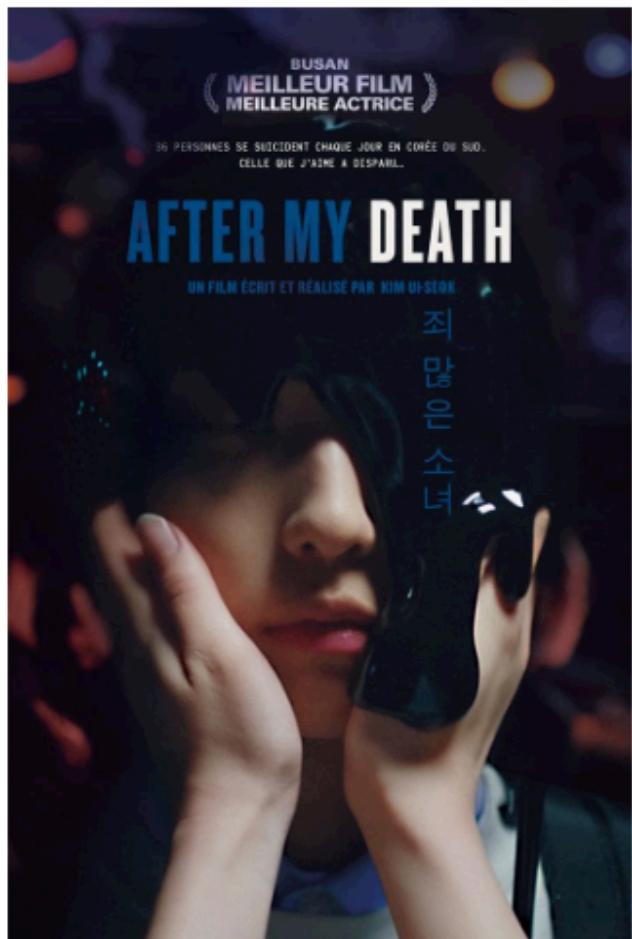
Si le film multiplie les fausses pistes, c'est que ce qui intéresse en définitive le réalisateur coréen de 35 ans n'est ni le thriller teinté d'horreur, ni le drame sur le deuil qu'est aussi *After My Death*, mais plutôt l'étude d'un sentiment bien particulier : l'instabilité émotionnelle propre à l'adolescence et l'incapacité des adultes à l'endiguer autant qu'à la comprendre. Cette mélancolie teen, ce moment où amour, désir, amitié et haine se confondent, le film les traite d'abord avec une âpreté glaciale, évitée de tout sentimentalisme.

Mais cette veine sadique du cinéma coréen finit par se tarir lors de scènes à la sensualité assez sublime. On pense au moment où l'une des lycéennes met le doigt dans la blessure de Young-hee avant de l'embrasser. Ou lorsque que Young-hee se souvient du visage de Kyung-min, tente de l'enlacer mais le voit se liquéfier en une substance noire et visqueuse qui semble vouloir prendre possession de la jeune fille. Car le film se pose en définitive la belle question de la contamination de cette mélancolie. Porté par un impeccable casting – Seo Young-hwa (débauchée du cinéma de Hong Sang-soo) et la jeune Jeon Yeo-bin sont impressionnantes – *After My Death* est un premier film bluffant de maîtrise. Bruno Deruisseau

Sorties

After My Death de Kim Ui-seok, avec Jeon Yeo-bin, Seo Young-hwa (Cor. du S. 2018, 1h 53)

♥♥ "After my Death", par Kim Ui-seok. Drame coréen, avec Seo Young-hwa, Jeon So-nee, Ko Won-hee (1h53).



Une adolescente, élève dans un lycée, semble s'être suicidée. A-t-elle été poussée à cette extrémité par une camarade ? Le milieu social a-t-il une responsabilité ? Le malaise qui affecte la Corée (un des plus hauts taux de suicide du monde) corrode-t-il les esprits ? Alors qu'une des filles de l'établissement est désignée et accusée, le mystère se dénoue... Premier film de Kim Ui-seok, ce drame sourd est fascinant par l'énergie de la mise en scène et agaçant par la longueur et la répétition. L'une des bonnes surprises, c'est l'illustration musicale,

signée Jung-a Sunwoo, qui injecte une noirceur douce et souligne discrètement le rythme du récit. A découvrir.

François Forestier

AFTER MY DEATH

KIM UI-SEOK



Une lycéenne a disparu sans laisser de traces : aucun message d'adieu, aucun indice d'une fin violente, aucun signe de vie, et pas de cadavre non plus... Autour du vide, qui ouvre une spirale vertigineuse d'hypothèses, ce film coréen crée une atmosphère frôlant le polar comme le fantastique ou le tableau sociologique d'un pays où le suicide fait des ravages. Au lycée, la meilleure amie de celle qui n'est plus là se retrouve soupçonnée du pire et traitée comme une sorcière démoniaque. L'étrangeté constante captive, puis déconcerte, si l'on attend une résolution en bonne et due forme. Le réalisateur offre, au contraire, une plongée toujours plus profonde, et souvent envoûtante, dans le mystère.

— Frédéric Strauss

| Corée du Sud (1h53) | Avec Jeon Yeo-bin, Seo Young-hwa, Jeon So-neo.

After My Death

Dans un collège coréen, le suicide de la jeune Kyung-min provoque le vertige en chacun. Son ex-copine Young-mee se retrouve vite pointée du doigt.

Ados cruelles, profs brutaux, flics manipulateurs... Ce premier film oppressant du Coréen Kim Ui-seok, primé au Festival de Busan, zigzague au gré d'une enquête policière incertaine, mais c'est avant tout pour lever le voile sur le suicide massif des élèves en Corée. Le réalisateur veille ainsi à respecter dans ce geste insondable un mystère de la liberté et de la mort. – D. F.

After My Death ★★☆☆

De Kim Ut-seok, avec Jeon Yeo-bin, Seo Young-hwa. 1h53.

Une adolescente disparaît. La piste du suicide est privilégiée mais le corps n'est pas retrouvé. En Corée du Sud, le suicide des jeunes est un problème majeur. C'est le sujet de ce premier film âpre, très froid mais esthétiquement maîtrisé, qui témoigne des conséquences funestes d'une société culpabilisante figée dans ses conventions (traditions, classes non mixtes) où priment la compétition et la réussite à tout prix. Le récit d'une violence ordinaire. BAPT.

•••••

drame **After My Death**

De Ui-seok Kim, avec Seo Young-hwa et Go Won-Hee. Durée : 1 h 53.

© Caprice Films, Les Bookmakers



dernier, se retrouve harcelée par des lycéennes et la mère de la disparue. Basculant ainsi du thriller au drame psychologique, le film explore, avec lenteur certes mais avec aussi avec force, les travers d'une société et d'une jeunesse sud-coréenne rongée par la compétition et le stress, au point que les rapports humains en soient corrompus.

Kyung-min, une jeune Coréenne, disparaît du jour au lendemain. Suicide? Meurtre? Son entourage est interrogé et Young-hee, l'une des élèves qui l'a vue en

CAHIER CRITIQUE



After My Death de Kim Ui-seok

Incomprise

par Vincent Malausa

Comme beaucoup de premiers longs métrages venus de Corée, *After My Death* aborde les années lycée avec une noirceur qui tient plus du thriller à tendance horrifique que du *feel good movie* de campus. Au harcèlement des jeunes nerds psychopathes de *Socialphobia* (Hong Seok-jae, 2014), au viol collectif en forme de rituel hardcore d'*A cappella* (Lee Sujin, 2015), *After My Death* fait succéder la chronique d'une disparition, celle de la jeune Kyung-min, et de l'onde de choc que provoque dans son entourage immédiat la découverte de son corps suicidé dans le fleuve Han. Le film oscille entre un naturalisme glacial et un onirisme morbide caractéristiques de la logique froidement crépusculaire qui préside aux fables sociales du jeune cinéma indépendant coréen.

Le début amorce un banal récit d'investigation sur fond de témoignages et d'interrogatoires au sein d'un lycée. Mais cette approche clinique n'apporte ni véritable éclaircissement ni réponses claires,

et propage au contraire un sentiment de labeur et de confusion que le montage, en un jeu de brouillages discrets (ruptures temporelles, flashback, linéarité alanguie et pleine de creux), redouble au risque d'une certaine précarité narrative. C'est que le cinéaste s'intéresse moins au fait divers qu'au personnage énigmatique de Young-hee, la dernière élève à avoir vu

Kyung-min vivante, dont chaque apparition creuse un peu plus la distance qui la sépare de ses camarades (qui la suspectent d'avoir poussé Kyung-min au suicide) et du monde des adultes (enquêteurs, professeurs, parents de la victime). Le personnage toujours en rupture de Young-hee, dont le secret même se révèle inopérant à résoudre l'éénigme (une histoire d'amour et de dépression adolescente), est le cœur battant de cette intrigue tout en faux plats : c'est un écran de mystère qui pousse peu à peu le film vers un horizon fantastique inattendu et fascinant.

Interprétée par une formidable jeune comédienne (Jeon Yeo-bin), Young-hee est un fantôme qui s'inscrit dans l'héritage des meilleurs films de spectres asiatiques et qui rappelle que Kim Ui-seok est un disciple de Na Hong-jin. Assistant réalisateur sur *The Strangers*, le cinéaste retrouve l'intensité mystique hallucinée

des films de Na lors d'une séquence de terreur qui agit comme une rupture décisive : celle qui voit Young-hee, prise dans une sorte de transe, embraser la cérémonie d'adieu à Kyung-min et tenter à son tour de se suicider. La force terrifiante de la scène doit autant à sa violence visuelle (l'héroïne aspergeant les lieux d'essence et se convulsant comme une possédée) qu'au sort chamanique qu'elle semble jeter sur l'assemblée. Le film trouve alors une seconde respiration, plus explosive, et transforme le personnage en une sorte d'archange médiumnique. Désormais créature muette dont le trou dans la gorge laisse échapper des sons d'outre-tombe, Young-hee devient un personnage-écran dérobant le rôle de martyre de la disparue – dont elle semble porter la voix – et un double vengeur précipitant la folle mécanique de contamination mortelle engagée par le récit.

Tout le film tient dans la boucle tracée par cette double mort aspirant les errances de l'enquête dans cette absence au monde scandée du fond de leur mutisme par ces deux personnages ne faisant qu'un. Les plus belles scènes d'*After My Death* sont précisément celles qui échappent à la ronde des obsessions du thriller coréen en milieu étudiant (satire d'une administration scolaire corrompue, lâchetés et compromissions de la fourmière étudiante) et plongent au contraire avec un lyrisme parfois déchirant dans le mystère et dans l'intimité de la solitude adolescente. Le baiser volé dans l'obscurité d'un tunnel, le doigt de l'amie plongé dans la plaie béante de Young-hee et l'ultime face-à-face avec la mère de Kyung-min (hallucinante Seo Young-hwa revenue des films de Hong Sang-soo) constituent les plus admirables envolées de ce film charrant, par delà la mesquinerie désespérante de la collectivité qu'il dépeint, les rêves d'absolu et le secret à jamais inaccessible au monde des adultes de ses belles disparues. ■

AFTER MY DEATH

Corée du Sud, 2017

Réalisation, scénario: Kim Ui-seok

Image: Baek Seonbin

Musique: Sunwoo Junga

Interprétation: Jeon Yeo-bin, Seo Young-hwa, Go Won-hee, Jeon So-neo

Production: Korean Academy of Arts

Distribution: Les Bookmakers, Capricci Films

Durée: 1h53

Sortie: 21 novembre



Trou noir

Entretien avec Kim Ui-seok

After My Death est produit par la KAFA.

Est-ce votre film de fin d'études ?

Pas vraiment. L'école nous permet de réaliser notre film même après la fin de nos études. J'ai fini mes études à la KAFA à 29 ans, puis j'ai décidé de faire une pause. J'ai travaillé dans le cinéma, notamment comme assistant réalisateur sur *The Strangers* de Na Hong-jin. Mais un ami très proche est mort et j'ai commencé à écrire le scénario.

Et ce sont les gens les plus proches de la victime qui ont été le plus blessés. Cela a duré un mois, c'était le temps qu'il fallait non pas pour qu'on révèle quoi que ce soit mais simplement pour accepter la mort d'un être cher. C'était un processus de deuil.

Étiez-vous dans la position de Young-hee, l'amie intime de la disparue du film ?

C'est différent et fictionnalisé, mais ma



Kim Ui-seok sur le tournage de *After My Death*.

Le film est donc tiré d'une histoire qui vous est arrivée ?

Oui, j'avais 30 ans quand c'est arrivé, j'en ai aujourd'hui 36. J'ai voulu retranscrire cette expérience et reporter toute mon émotion dans ce film. Je n'étais plus à l'école quand mon ami est mort, et j'ai décidé de situer le film dans un lycée de jeunes filles pour prendre une certaine distance. Lorsque cet ami est décédé, tout indiquait qu'il s'était suicidé. Mais comme on n'a pas retrouvé son corps, chacun a essayé de chercher des explications. Je crois que la disparition du corps a servi de prétexte pour refuser la réalité de sa mort. Ce qui m'a marqué, c'est qu'en cherchant des raisons, quitte à en inventer, en révélant secrets et rumeurs, tout le monde a enclenché un processus qui a fini par affecter chacun de nous.

place était un peu celle de Young-hee, oui. D'une certaine manière, j'essaie de rendre le personnage de Young-hee compréhensible et lisible au spectateur. C'est un personnage incompris. Personne n'a tenté de se suicider comme Young-hee mais tous ses amis, et particulièrement moi, ont été si proches de la mort que chaque dialogue et situation du film ramènent à ce sentiment-là : avec la mort de cet ami, je crois que je suis mort une première fois. Je me suis toujours cru dans une société normale, protégée. Et tout ce monde s'est fissuré, il s'est révélé au contraire très fragile. J'ai retenu de cette expérience que tout le monde essayait de chercher des explications chez les autres alors que l'événement questionne notre propre part d'intimité et de culpabilité par rapport à la personne disparue.



Le film est avant tout un portrait de Young-hee : il s'intéresse au mystère de ce personnage plutôt qu'à l'enquête autour de Kyung-min, la disparue.

Je voulais montrer toutes les facettes de Young-hee, et inspirer de la compassion pour elle aussi. Elle a des aspects négatifs, elle est égoïste, mais elle se demande surtout pourquoi toute cette histoire lui arrive à elle. Ce qui m'importait, c'était d'ébaucher une sorte de prototype émotionnel : un personnage dont je rassemblerais tous les morceaux, toutes les facettes, pour construire le film autour de lui. Plus que les ressorts de l'intrigue, c'est l'émotion très forte de Young-hee qui doit tout porter.

La mise en scène délaisse la froideur de l'enquête et nous immerge dans une atmosphère intime et onirique, souvent proche du fantastique.

Tous les personnages sont sous l'influence de la mort de Kyung-min, c'est ce qui leur donne peut-être un aspect de fantômes. La mise en scène donne l'impression qu'ils sont dans l'ombre, à travers le travail sur les lumières notamment. Je voulais que l'école, malgré sa banalité, revête une dimension intemporelle et puisse tout autant évoquer par ce travail sur les ombres une abbaye du Moyen Âge en Europe. J'ai souhaité aussi, pour opposer le regard de Young-hee à celui de ses camarades, rendre la masse des élèves presque indissociable en les multipliant dans le cadre. Elles sont presque toujours en groupe, avec chaque fois le plus possible de personnages à l'écran.

La scène de la tentative de suicide de Young-hee opère un basculement. À partir

de là, le personnage semble presque se substituer à Kyung-min : elle semble en quelque sorte lui voler sa mort.

Pour organiser le film, j'ai d'abord pensé à un cercle avec en son centre un espace vide. J'ai posé des gens autour de ce vide et regardé les gens s'agiter autour de ce trou noir qui est celui de la disparition. Puis j'ai placé Young-hee au centre du cercle, sur ce vide – cela se joue lors de la séquence de cérémonie funéraire. C'est le moment où tout change. Young-hee essaie de se suicider. C'est le moment où sa jalousie et sa haine atteignent leur intensité maximale. À cet instant, elle prend la place de Kyung-min, elle est au centre des événements. Young-hee est déjà morte, elle « devient » Kyung-min : c'est un fantôme et elle apparaît comme une figure presque cinématographique pour ses camarades. À partir de là, c'est comme si le film recommençait.

La tentative de suicide est terrifiante et ramène aussi à une vision fantastique.

Je me suis beaucoup documenté sur les empoisonnements et j'ai fait appel à un docteur pour donner le plus de réalisme possible à la séquence. J'ai chorégraphié cette scène à partir d'éléments bien réels. L'actrice a répété cette chorégraphie, tout était très préparé.

Cette scène a lieu pendant une cérémonie funéraire tout aussi terrifiante, presque chamanique. Est-ce une scène réaliste selon vous ?

Ce genre de cérémonie avec un chaman chargé de renvoyer la mort dans un autre monde n'a plus lieu très fréquemment. Les cérémonies chamaniques de *The Strangers* m'ont énormément marqué et j'ai voulu refaire à ma manière ce que j'avais vu sur le tournage du film de Na. On ne fait plus ces cérémonies aujourd'hui pour un enterrement, ou bien on les sépare de l'enterrement. J'ai voulu tout mettre ensemble pour que l'on sente bien que le film, à cet instant, repart sur une nouvelle base.

La séquence où Young-hee place le doigt de son amie dans sa plaie et le choix de lui retirer la voix sont des idées très fortes. Que symbolisent-elles à vos yeux ?

La scène de la plaie est une référence à la Bible lorsque Jésus demande à Thomas de toucher du doigt sa blessure comme preuve de sa résurrection. Il y a un doute sur la mort de Kyung-min, on

se demande de manière obsessionnelle ce qui lui est arrivé. Dans ce processus, la morte est comme sanctifiée et gagne un statut sacré, elle est idéalisée. En un sens, pour ses amies, elle semble presque plus vivante qu'elle ne l'a jamais été avant sa mort. Rendre muette Young-hee après sa tentative de suicide revient à évoquer la même idée très paradoxale : plus on parle, moins on communique. À partir du moment où Young-hee est privée de parole, tout le monde se met à l'écouter et à s'intéresser à elle.

Avez-vous des influences précises au moment de tourner ?

J'adore les films européens et japonais. J'aime notamment la façon dont Yasuzo Masumura parvient à allier avec le plus grand naturel l'humanité à la monstruosité. J'aime aussi beaucoup Kiyoshi Kurosawa.

Votre expérience auprès de Na Hong-jin a-t-elle compté ?

J'ai travaillé à 33 ans sur *The Strangers*, c'est assez âgé mais j'étais pourtant le dernier assistant dans la hiérarchie. Cette position à distance m'a permis d'observer son travail en ayant toujours à l'esprit l'idée qu'il pourrait m'enrichir tout en m'incitant à chercher ma singularité. Na Hong-jin est un modèle parce qu'il m'a permis de vivre ma première réelle expérience de cinéma. Je pense que je fais partie d'une génération étrange, il y a beaucoup de cinéastes talentueux en Corée et cela incite à trouver sa voie.

Vous êtes ici à Busan pour un projet de second long métrage. Sera-t-il dans la même veine qu'*After My Death* ?

J'ai beaucoup de frustration car *After My Death* a coûté 200 000 dollars et j'ai dû renoncer à beaucoup de choses qui étaient dans le scénario. Mon prochain film repartira de la même idée : un suicide, et le regard des gens sur la mort. Je voudrais explorer et élargir les enjeux d'*After My Death*. Le film s'appellera *Martyrdom*. Il se situera dans un village qui, comme l'école d'*After My Death*, devra avoir un aspect hors du temps, un peu mystique.

Encore un film très sombre, donc... Je l'espère !

*Entretien réalisé par Vincent Malausa au Festival de Busan, le 8 octobre.
Interprète : Jamie Seo.*

**AFTER
MY DEATH**

UN FILM DE KIM UI-SEOK

AVEC YOUNG-HWA SEO,
GO WON-HEE, LEE TAE-KYOUNG.

EN SALLES LE 21 NOVEMBRE.

CAHIER CRITIQUE

Dans les séries récentes comme au cinéma, les ados qui tirent la tronche et qui ont l'air au bout de leur life sont à la mode. Pour le meilleur et souvent pour le pire. Ce qui rend d'autant plus précieuse la réussite de ce premier film du coréen Kim Ui-Seok.



Kyung-min, une jeune adolescente, s'est suicidée en se jetant d'un pont. C'est l'après de cette mort que raconte le titre du film : ses proches, ses camarades de classe et les professeurs de son école sont tantôt indifférents, tantôt bouleversés face à l'événement. Un seul sentiment est partagé par l'ensemble des protagonistes, celui d'un désir violent de rejeter la culpabilité, qui glisse d'un personnage à l'autre comme une matière venimeuse. Un portrait global de tout un pays en crise ? Probablement, mais vu à travers le microcosme d'un établissement scolaire. Le film s'ouvre d'ailleurs sur un discours adressé à une classe en langue des signes par Young-hee, amie intime de Kyung-min. Sans sous-titres, impossible de donner du sens aux gestes de la jeune fille, étrange mise en abyme de l'acte de sa camarade, dont le suicide paraît indéchiffrable. Car même si le film reviendra plus tard sur cette scène inaugurale, celle fois-ci accompagnée de sous-titres révélant l'ampleur du mal-être de Young-hee, la question des raisons de la mort de Kyung-min n'est jamais résolue. C'est moins l'acte qui importe que la ma-

nière dont le groupe (qu'il soit composé de hauts responsables de l'école, de policiers, ou d'écolières) cherche à désigner un coupable. Avant même d'être accusé, chacun veut se trouver un allié pour se liguer contre le faible et l'enfoncer. Mais ce qui fait peur, c'est que cette mécanique semble dérouler d'une lame de fond plus profonde, d'une logique d'excellence propre au système éducatif et à la société coréenne dans son ensemble. Lorsqu'un prof explique que dans quelques mois tout le monde aura oublié le suicide de l'adolescente et que les jeunes filles ne sont pas là pour en parler mais pour résoudre des problèmes de maths, c'est toute la philosophie du corps enseignant qui est mise à nu. La violence des adolescentes, qui n'est pas sans rappeler celle des enfants perdus sur une île déserte dans *Sa majesté des mouches*, est en vérité celle d'une microsociété laissée à elle-même.

OUTRE-TOMBE

Young-hee, l'héroïne sur qui on fait peser la responsabilité de la mort de son amie jusqu'à ce qu'elle tente à son tour de s'ôter la vie, est finalement le seul personnage qui tente de s'émanciper de cette méca-

nique sociale. À travers sa fascination pour le cadavre de Kyung-min lors de son enterrement, sa contemplation du sang menstrual lui coulant des cuisses, le doigt d'une camarade la visitant à l'hôpital qu'elle enfonce dans le trou de sa trachéotomie, elle semble effectuer, à travers le morbide, le plus absolu des rejets : non pas seulement du vivant, mais de tout ce qui lui pèse dans le monde autour d'elle. Dans un pays où le taux de suicide est plus de deux fois supérieur à la moyenne mondiale, le film sonne comme un avertissement. L'utilisation du silence, durant les scènes clés entourant Kyung-min ou celle de la tentative de suicide sanglant de Young-hee, vient souligner un mal devenu une habitude. Une souffrance dont on ne parle plus. La conséquence de ce silence ? Un monde de vivants d'autre-tombe. La mère de Kyung-min devient, au fil des mois, la fantôme de la mémoire de sa fille. Une attitude insupportable pour ceux qui voudraient oublier. Voilà la tragédie de ce suicide initial : pour un adolescent, parfois, la seule façon de se sentir vraiment présent est de disparaître. *

WILLY ORR

After My Death

Sud-Coréen, de Kim Ui-seok,
avec Jeon Yeo-bin, Seo Young-hwa,
Ko Won-hee.



Le climat morbide d'un lycée de jeunes filles, matière connue du cinéma sud-asiatique, et le taux alarmant de suicides en Corée du Sud nourrissent un scénario qui admet aussi des personnages et des épisodes nuisibles à son intensité : la mère de la jeune morte ou la fausse accusation contre un professeur. Car l'essentiel du drame tient au mystère qui entoure le suicide : les ressorts affectifs, obscurs et confondants, qui obéissent à des jalousies entre lesbaines et les poussent à devancer la mort de l'autre en guise d'avance amoureuse, rivalisent avec une brève scène de larcin et de dénonciation, jamais reprise, jamais située, jamais invalidée, qui suggère une autre causalité, beaucoup plus claire et moins convaincante, le sacrifice de soi pour éviter le déshonneur. Ces aspects indécis justifient stylistiquement l'emploi d'un rituel d'obsèques, devenu rare, mais magnifiquement filmé, où un médium emprunte la personnalité de la défunte. Hélas ! le manque de concision,

la surabondance des retournements, les détails importuns gâtent une mise en scène qui s'applique à respecter ce que la mort volontaire a d'incompréhensible.

Alain Masson

LAST DAYS | ★★★

AFTER MY DEATH



Jeon Yeo-bin

Voilà un film sombre, vénéneux, triste comme le cœur d'une adolescente sud-coréenne (Jeon Yeo-bin) qui verrait soudain tout s'effondrer (ses amours, sa vie sociale, ses études...) au point de vouloir s'effacer complètement. *After My Death* est

le premier long d'un jeune cinéaste de 35 ans qui impose d'emblée un sens aigu de la mise en scène et assume la noirceur de son propos. On pense au meilleur du cinéma de Gus Van Sant pour cette capacité d'injecter une insidieuse douceur charnelle au cœur d'un univers sinistre et cloisonné. Le cadre, resserré autour d'une poignée de collégiennes qui se demande bien pourquoi l'une d'entre elles s'est suicidée, ausculte avec une acuité assez flippante les maux d'une jeunesse sud-coréenne plombée par la culture de la réussite, de la compétition et du poids des traditions. Un premier film impressionnant de maîtrise. ●

THOMAS BAUREZ

Pays Corée du Sud • De Kim Ui-seok • Avec Jeon Yeo-bin, Seo Young-hwa, Jeon So-nee... • Durée 1h53 • Sortie 21 novembre

LES FICHES DU CINEMA

Mensuel

After My Death [After My Death] de Kim Ui-seok

Corée du Sud. La disparition d'une lycéenne précipite bientôt son entourage et la communauté scolaire dans la tourmente. Esquivant habilement la complaisance auteurisante, ce premier essai saisit autant pour sa noirceur que pour sa rigueur formelle.



© KAFA

★★★ Pour son premier long métrage, Kim Ui-seok épouse les contours du "film à sujet" pour mieux surprendre. Son pays, la Corée du Sud, affiche un taux de suicide parmi les plus élevés du monde. Si bien que le phénomène est devenu partie intégrante de la société. Ainsi, la disparition de la jeune Kyung-min est en partie perçue comme une fatalité quotidienne. Bientôt, la recherche d'un[e] coupable se substitue au deuil imminent. Le père reproche à son épouse d'avoir sacrifié son rôle de mère. Le proviseur rappelle à l'ordre le corps enseignant. Les rumeurs vont bon train dans les couloirs du lycée. Les amitiés font place aux trahisons. Tantôt suspecte tantôt victime, la mystérieuse Young-hee va progressivement cristalliser toute la cruauté ambiante. Malgré lui ou volontairement - telle est toute l'ambiguïté du film -, le personnage porte aussi bien ses peccados que celui des autres. L'enquête policière se mue alors en un complexe tableau d'une société en proie à ses démons : le mal-être adolescent, le harcèlement scolaire, la hiérarchisation sociale pesante, l'effacement de l'individu au profit du collectif, la préservation de l'honneur coûte que coûte... De même, l'amorce sociétale n'est qu'un sentier menant aux portes de l'enfer. De cette spirale de culpabilité, découle un film résolument noir mais suffisamment maîtrisé pour contourner l'écueil de l'accablement. Épaulé par une distribution solide, Kim Ui-seok agrémenta sa mise en scène de moments glaçants (la séquence des funérailles, le discours de Young-hee dans la langue des signes). Il fait surtout le choix de ne jamais éclaircir le mystère entourant le suicide. Pour cause, le drame trouve sa source dans un mal-être déjà profondément enlisé. S.H.

DRAME

Adultes / Adolescents

◆ GÉNÉRIQUE

Avec : Jeon Yeo-bin (Young-hee), Seo Young-hwa (la mère), Jeon So-née (Kyung-min), Ko Won-hee (Han-sol), Yoo Jae-myung (l'enquêteur).

Scénario : Kim Ui-seok Images : Baek Seong-bin Musique : Sunwoo Jung-a Dir. artistique : Kim Min-jung Production : KAFA Producteur : You Seung-young Distributeur : Capricci Films.

113 minutes. Corée du Sud, 2017

Sortie France : 21 novembre 2018

◆ RÉSUMÉ

Dans un lycée, un cours commence. Une jeune fille fait son retour en classe et s'adresse à ses camarades dans la langue des signes. Le soir, des lycéennes volent des produits de beauté dans une boutique. Le lendemain, une lycéenne est interrogée par son professeur principal sur la disparition d'une autre élève : Kyung-min. Pendant ce temps, la mère de cette dernière assiste l'équipe policière responsable des recherches et des battues. Au grand désespoir de la mère, la piste du suicide est privilégiée. Au lycée, le proviseur s'inquiète pour la réputation de son établissement. L'analyse d'une caméra de surveillance montre Kyung-min échangeant un baiser avec une autre fille, Young-hee, quelque temps avant sa disparition.

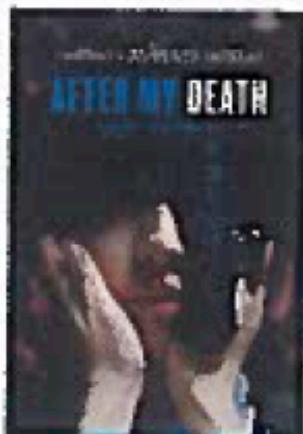
SUITE... Cette dernière est interrogée par les policiers. Très vite, elle devient le bouc-émissaire idéal ; elle est persécutée. Le corps de Kyung-min est retrouvé dans le fleuve. Une cérémonie funéraire est organisée. Young-hee tente de mettre fin à ses jours et se blesse aux cordes vocales. La jeune fille reçoit la visite mystérieuse de la mère de Kyung-min. Mais également celle de son amie Han-Sol, qui se sent coupable, et qui est amoureuse d'elle. Le lycée prépare son retour au lycée. En classe, Young-hee s'adresse à ses camarades dans la langue des signes. La recherche d'un bouc-émissaire persiste parmi les lycéennes. Un soir, Young-hee et Han Sol dînent avec la mère de Kyung-min. Young-Hee en dit un peu plus sur les raisons qui ont poussé son amie au suicide.

Visa d'exploitation : en cours. Format : Scope - Couleur - Son : Dolby SRD, 50 copies (vo).

AFTER MY DEATH "VIRGIN SUICIDES" À LA SAUCE CORÉENNE

Une mort suspecte (d'une adolescente qui se serait suicidée... ou pas). Une enquête dans un lieu clos (un lycée brûlant de ragots et de violences). Une coupable idéale (une camarade d'école, dernière à avoir vu la jeune fille vivante). Ces ingrédients de thriller ont beau sembler classiques, *After My Death* les mitonne d'une façon singulière. Haletante et dérangeante à la fois. Bien sûr, associer l'adolescence à la pulsion de mort est bouleversant en soi. Mais c'est aussi parce que son réalisateur a fait le choix d'un récit collectif que ce premier film coréen déroute, donc hypnotise autant. Tout le monde est coupable, nous dit-il. Stigmatisant par là même une Corée du Sud obsédée par l'excellence scolaire... Derrière les sombres méandres de ce thriller se niche une féroce critique sociale. Un petit cousin asiatique de *Virgin Suicides*. ● A. A.

After My Death, de Ui-seak Kim.
Sortie le 21 novembre.



21.11.2018

AFTER MY DEATH

De Kim Ui-seok

Avec Seo Young-hwa, Go Won-hee, Lee Tae-kyoung
Corée du sud. 1h53

UNE CHARGE CONTRE LE SYSTÈME ÉLITISTE DE L'ENSEIGNEMENT CORÉEN VIA UNE POIGNANTE TRAGÉDIE ADOLESCENTE. BEAU MAIS TROP CONFUS. PAR ROSE PICCINI



Lorsqu'une lycéenne disparaît soudain, son établissement scolaire, la police mais aussi sa famille cherchent à comprendre ce qui s'est passé. A-t-elle fugué ? Eu un accident ? Ou pire, a-t-elle été tuée ? Au fil d'un film-enquête, chacun va devoir assumer ses responsabilités. Les copines de classe, la mère, les professeurs... L'une de ses amies est sûre que c'est une blague, une leçon qu'elle essaie de lui inculquer. Car les inimitiés blessent terriblement à cet âge. En Corée du Sud, le système scolaire est exigeant, sûrement trop pour des jeunes adultes miniatures qui se cherchent encore, y compris sexuellement. Portrait social sans concession d'un tout élitisme coréen, *AFTER MY DEATH* fait aussi le procès de l'âge bête et méchant que peut être l'adolescence, tout en célébrant sa grande poésie, sa jolie maladresse. Sans grand génie de mise en scène, mais sobrement et subtilement, Kim Ui-seok révèle les secrets des enfants, les culpabilités et les rancœurs de chacun. Malheureusement, comme pour soudain créer du twist là où une écriture solide aurait suffi à boucler l'affaire, le réalisateur — qui rêve son film en thriller plutôt qu'en drame — empile des explications dans un dernier acte poussif et verbeux. Confuse, la fin brouille un message plutôt très clair jusqu'alors. Reste une poignée de scènes à la force indéniable, dont celle d'une cérémonie traditionnelle très puissante. ●

★★

FESTIVAL

Busan, mortifiantes beautés

La 22^e édition du Festival de Busan (12-21 octobre) a confirmé une tendance bien ancrée dans le cinéma indépendant coréen : les films les plus remarquables, sans amener de révélation majeure, tournaient autour d'une jeunesse exsangue, repliée sur elle-même et évoluant dans un monde dont la cruauté demeure inaccessible aux adultes. Le grand vainqueur du festival, *After My Death*, premier long métrage de Kim Ui-seok, suit la descente aux enfers d'une lycéenne suspectée d'avoir poussé une camarade à se donner la mort. Parfois emberlificoté, le film demeure impressionnant dans sa manière de lier un hyperréalisme typiquement coréen (porté par la performance effrayante de sa jeune interprète) à une forme

d'hypnose morbide trouvant sa plus belle expression dans les plans d'un tunnel en forme de chambre des secrets. On retrouve la même cruauté dans *Last Child* (Shin Dong-seok), sur un sujet voisin, mais qui emprunte trop aux mélodrames psychologiques de Lee Chang-dong (un enfant tueur face à la mère de sa victime). De son côté, le prolifique Jeon Soo-il signe son retour avec *America Town*, portrait d'un adolescent déambulant dans le monde de la prostitution et des *yankee princesses* aux alentours d'une base américaine aux allures de tumeur urbaine. Le labyrinthe de cet enfer nocturne, filmé dans une torpeur somnambulique, permet au cinéaste de retrouver le halo d'innocence et de désagrement de *La Petite Fille de la terre*



Malila: the Farewell Flower d'Ancha Boonyawatana (2017).

noire (2007). Au vu du reste de la sélection locale, de thrillers calibrés (*Bluebeard* de Lee Soo-youn et *Missing* de E Oni) en rejetons immatures d'une hypothétique HongSangSoosploration (*A Tiger in Winter* de Lee Kwang-kuk), la plus belle surprise était thaïlandaise. *Malila: the Farewell Flower* d'Ancha Boonyawatana s'inscrit dans le sillage d'Apichatpong Weerasethakul mais il est si minutieux dans la ritualisation de son processus de glissement vers l'hallucination qu'il atteint une intensité mélodramatique peu commune. Suivant les

retrouvailles d'un couple d'amants au moment où la mort menace d'emporter l'un d'eux, *Malila* amorce durant sa première partie l'ultime étreinte de ces deux figures mortes-vivantes avant de se suspendre dans un voyage immobile entre fantastique endeuillé et fable bouddhiste. Le film bouleverse lors d'une scène de confrontation avec le cadavre halluciné de l'être aimé évoquant la puissance terrassante de *Käro* : on n'a rien vu de plus fort lors de cette édition placée sous le signe de la mortification.

Vincent Malausa



AFTER MY DEATH

Dans un lycée de jeunes filles, la jeune Young-hee est accusée par les autres élèves d'avoir persécuté et mené une camarade de classe au suicide. Elle cherche à prouver son innocence... Le réalisateur sud-coréen Kim Ui-seok a des visions baroques qui illuminent ce thriller tortueux et désespéré, façon *Virgin Suicides* en beaucoup plus dark. ● Q.G.

• de Kim Ui-seok (Les Bookmakers / Capricci Films, 1h53)
Sortie le 21 novembre

Entretien avec Kim Ui-Seok



After My Death a été couronné l'an passé au Festival de Busan. Et c'est mérité : ce premier long métrage d'un collaborateur de Na Hong-Jin est une révélation qui fait craquer les coutures du drame coréen programmatique pour glisser peu à peu vers l'imprévu glaçant aux portes de l'horreur. Très fort, très beau et en salles ce mercredi 21 novembre...

Quel a été le point de départ de After My Death ?

J'ai moi-même, un jour, perdu l'un de mes meilleurs amis. Ses affaires ont été retrouvées sur le pont de la rivière Han. Il a fallu environ un mois pour retrouver son corps. J'ai essayé de retranscrire les sentiments que j'ai eus durant cette période.

A première vue, After My Death ressemble à un drame très réaliste. Mais la profonde noirceur du film et son atmosphère parfois surréelle l'emmènent aux portes de l'horreur. Comment avez-vous abordé ces différentes tonalités durant l'écriture ?

Je souhaitais que le film débute comme un drame réaliste et s'achève comme si l'on regardait au plus profond d'un puits sombre – c'est ce que je voulais montrer. L'énergie sombre déborde peu à peu pour submerger la réalité dans le film. Réaliser ce film ainsi que l'écrire, c'était aussi une question de trouver ma propre réalité. Certains éléments reflètent l'exacte réalité, mais semblent assez étranges et horribles dans le film. J'aime le genre et la façon dont il s'exprime, mais je reste également assez méfiant. Je voulais m'approcher du genre dans ce qu'il peut avoir de plus noir, mais d'une certaine manière je souhaitais tordre sa structure pour en tirer quelque chose d'inédit. J'avais envie que le film soit d'une certaine manière un miroir de la réalité, mais qu'il tienne également de l'horreur dans ce que le genre peut avoir de terrifiant.

Comment avez-vous abordé la mise en scène de votre film avec votre directeur de la photographie ?

Avec Baek Seonbin, nous avons fait nos études ensemble à la *Korean Academy of Film Arts*. Du coup on connaît très bien nos goûts en matière de cinéma. Je pense qu'il sait particulièrement observer à distance. Et j'ai pensé que son sens visuel irait à cette histoire. Dès le début de l'écriture, j'avais envie qu'il soit le directeur de la photographie du film. Par ailleurs, ayant longuement travaillé sur l'écriture du scénario, j'avais déjà une idée assez précise des plans et du visuel du film. J'ai travaillé de mon côté, puis avec le chef décorateur, puis avec Baek, et à chaque étape nous essayions de trouver quelque chose de neuf. Nous avions un plan visuel, mais on a aussi essayé de se libérer de ce plan. On a essayé de travailler dans une constante émulation pour chercher à chaque fois de nouvelles idées.

La scène dite du “trou dans la gorge” est à couper le souffle. Pouvez-vous nous en dire davantage sur ce moment ?

Au début du film, il est question de la disparition de cette jeune fille, et des gens qui gravitent autour de cette absence. Ce qui est d'abord le cœur du film (la disparition de la fille) reste au point mort et on se concentre peu à peu sur la réaction des vivants. Le trou dans la gorge et la preuve physique que Young-Hee a fini par obtenir et qu'on entrevoit au début du film. Young-Hee laisse Han-Sol, qui l'a trahie, toucher ce trou. Ainsi, elle se met d'une certaine manière au même niveau que Kyung-Min, c'est-à-dire qu'elle occupe la place laissée vide par la disparition de son amie.

Et depuis cette place vide, Young-Hee peut clairement voir les gens qui l'entourent. Comment ils réagissent, comment ils changent leur attitude. Ceux qui estimaient qu'elle était coupable, et ceux qui ont changé d'avis.



Vous avez travaillé sur The Strangers il y a quelques années. Qu'avez-vous appris de Na Hong-Jin ?

J'ai appris quelle était la position à tenir lorsqu'on est réalisateur. Quelle attitude adopter. C'est ma seule expérience sur le projet d'un autre réalisateur, et j'ai appris avant tout que faire du cinéma est une question de travail d'équipe.

Quels sont vos réalisateurs favoris et/ou les réalisateurs qui vous inspirent ?

J'aime beaucoup les films de Yasuzo Masumura, entre beaucoup d'autres réalisateurs. Mais j'ai encore beaucoup de choses à apprendre !

Quelle est la dernière fois où vous avez eu le sentiment de voir quelque chose de neuf au cinéma, de découvrir un nouveau talent ?

J'ai beaucoup travaillé sur **After My Death**, et le film m'a occupé à plein temps. Maintenant que la sortie coréenne a eu lieu, je vais essayer de prendre le temps de voir des choses neuves qui m'inspirent.

Entretien réalisé par Nicolas Bardot le 8 novembre 2018. Un grand merci à Sophie Bataille.

After My Death

C critikat.com/actualite-cine/critique/after-my-death/

Corentin Lê

November 20, 2018



Le point de départ d'*After My Death*, premier long-métrage du Sud-Coréen Kim Ui-seok primé à Busan l'an dernier, est une simple absence. Kyung-min, élève d'une école pour jeunes filles, a disparu du jour au lendemain. Tout porte à croire qu'elle s'est elle-même ôté la vie lorsque ses affaires sont retrouvées non loin d'un « pont des suicides ». La réalité des faits paraît cependant plus complexe : une de ses camarades, Lee Young-hee, semblait entretenir une relation étrange avec la victime, tantôt amicale, tantôt belliqueuse, tantôt amoureuse. Malgré ces quelques pistes, l'élément déclencheur de la disparition de Kyung-min – qui s'avérera par la suite bien être un suicide – ne sera jamais révélé. C'est que l'intérêt du film est ailleurs. Alors que l'entourage de la victime et les enquêteurs tentent de trouver les raisons qui ont poussé Kyung-min à se jeter d'un pont, Kim Ui-seok observe leur comportement et la manière dont ceux-ci tentent d'occuper l'espace laissé vacant par la jeune fille. Dans cette quête d'explication et de remplissage, la disparition de l'adolescente amène ses proches à s'accaparer la responsabilité du drame pour mieux exprimer toute la culpabilité qu'ils éprouvent tour à tour (ceux-ci sont en concurrence même sur le terrain du deuil). Et tandis que la frénésie inhérente des corps du cinéma de genre coréen (qui hurlent, gémissent et crachent) devient un masque contorsioniste permettant de cacher de profonds traumas, la culpabilité se transforme en une maladie contagieuse générant pulsions et vomissements, comme cette bile funeste que la mère de la jeune fille disparue retiendra dans sa bouche au début du film. Le désespoir bruyant de l'entourage de Kyung-min se révèle alors être une façon comme une autre de combler la béance et le silence générés par sa disparition.

Fantômes contre fantômes

1/2

La grande force d'*After My Death* tient à la division de son récit en deux parties, qui permet de lier entre elles deux belles idées. La première intervient d'emblée, lorsque la future disparue, Kyung-min, apparaît derrière la vitre d'un magasin de cosmétique. À travers l'illusion d'une surimpression, son corps n'est qu'à moitié tangible : dès le début, celle-ci n'est qu'une image condamnée et muette, quasi-spectrale. C'est le premier fantôme du film, une ombre faisant déjà partie des murs, des miroirs et des vitres qui, omniprésents dans l'école et les hôpitaux parcourus, permettent ensuite à Kyung-min de venir hanter les lieux « après sa mort ». La seconde idée survient au beau milieu du récit. Le jour de la cérémonie chamanique donnée à l'occasion des funérailles de Kyung-min (laquelle rappelle celles de *The Strangers* de Na Hong-jin, dont Kim Ui-seok fut l'assistant lors du tournage de ce dernier film), Young-hee, la jeune fille que tout accable, décide de mettre fin à ses jours en avalant de l'essence. Son corps brûle de l'intérieur mais elle survit. Alors qu'elle recouvre peu à peu ses forces, Young-hee perd l'usage de la voix et ne s'exprime plus que par de sinistres râlements. C'est le deuxième fantôme d'*After My Death* (mais peut-être est-ce toujours le même ?), qui s'incarne cette fois-ci en chair et en os. Kyung-min aura donc non seulement hanté les murs de l'école durant toute la première moitié du film, mais sera aussi parvenue à revenir d'outre-tombe par procuration, dans le corps de celle qui avait décidé de lui « voler » ses funérailles, point culminant de toutes les récupérations culpabilisantes auxquelles se sont pathétiquement livrés ses proches.

Plusieurs paradoxes macabres sont ainsi générés par ce transfert quasi fantastique : un corps voleur est volé à son tour, un cadavre prend possession d'un corps vivant souhaitant se donner la mort et une adolescente défunte s'exprime à travers le mutisme et les gémissements d'une demi-morte. Ces jeux de dédoublement sont autant de combles morbides faisant d'*After My Death* un film propice à toutes les réapparitions, où les enfants sacrifiés de la péninsule coréenne reviendraient à la surface perturber le petit monde calfeutré des vivants. Martyrs, fantômes, zombies et figures saintes se tapissent dans les abîmes de ce premier long-métrage remarquable, qui révèle comment la recherche d'une explication rationnelle à un désespoir profond – celui qui pousse une partie de la jeunesse coréenne à vouloir en finir – amène toujours à faire des enfants eux-mêmes les boucs-émissaires. En somme, Kim Ui-seok met en lumière l'absurdité d'une concurrence consistant à monter les victimes les unes contre les autres : si les personnages de son film ne trouvent jamais le repos, c'est peut-être que ceux-ci se trompent simplement de cible, préférant blâmer l'individu plutôt que le système tout entier.

PAR COLETTE LALLEMENT-DUCHOZE

C'est parce qu'il est fait de ruptures narratives et qu'il semble investir successivement tous les "genres" assez "codés", c'est parce que le réalisateur multiplie situations et points de vue, que ce premier long métrage de Kim Ui-seok intrigue et séduit tout à la fois. Drame intime, enquête policière, film de fantômes, fable sociologique, *After my dearth* ne se laisse pas apprivoiser facilement... (même si le point de départ renvoie à une cruelle réalité de la société sud-coréenne : le suicide, dont le taux est un des plus élevés du monde). Ainsi on va basculer de l'enquête (interrogatoires; indices) aux persécutions que subit Young-hee, la meilleure amie de la "suicidée" ; puis à la "survie" de cette même Young-hee dans un espace proche des « limbes » (du moins pour elle)

Mais la linéarité n'est qu'apparente... Le film s'ouvre sur le retour de Young-hee qui désormais s'exprime par signes... pourquoi ??? signes incompréhensibles pour les lycéennes! Puis la caméra nous immerge dans un magasin de cosmétique où apparaît comme en surimpression derrière une vitre la "future disparue" et sur le trottoir voici les deux amies Kyung-min et Young-hee; et c'est après ce flash-back que le film peut commencer. Ainsi les deux protagonistes auront incarné en deux séquences -post et ante mortem- ce je ne sais quoi qui les rend si proches dans leur fausse essentialité -ce que confirmera la récurrence de l'image du tunnel coudé où ces deux jeunes filles telles des formes spectrales s'embrassent.

L'enquête -du début- ne se limite pas à des interrogatoires ni à la recherche d'indices : elle est comme parasitée soit par des images mentales soit par des flash-back. Les images récurrentes de vitres et miroirs dans les hôpitaux et à l'école illustrent une forme de dédoublement comme si la présence/absente de la défunte « occupait » pour toujours ces lieux après sa mort. Et cette tentative de suicide -quand Young-hee avale de l'essence, et que son corps n'est plus que spasmes de douleur, alors qu'au même moment dans une autre pièce sont célébrées -selon un rite chamanique- les funérailles de son amie Kyung-min- illustre à la fois la coexistence dans l'instantanéité même d'Eros et Thanatos et le primat de la Mort sur la Vie.

Des mouvements de caméra aux cadrages en passant par une science de la lumière- ; des multiples motivations qu'incarnent les représentants des institutions- police école et famille avec mention spéciale à la mère de Kyung-min-, au sort de jeunes filles bravant la mort comme unique chance de survie, tout concourt à faire de ce film à la fois un *thriller passionnant* (cf le pitch) et une illustration de la déflagration (physique et mentale) que le suicide peut déclencher

à voir absolument !

CULTUROPOING

Site internet

Premier long métrage d'un ancien assistant de Na Hong-Ji (*The Chaser, The Strangers*), *After my death* se laisse difficilement apprivoiser, dévoilant au détour de quelques plans sa nature profonde. Le film avance masqué, investissant un genre puis un autre, pour véritablement lâcher la bride dans un dernier quart d'heure à vous glacer le sang.

Le début laisse augurer un classique whodunit ayant pour cadre les années lycées, espace-temps idéal de tout un pan du jeune cinéma coréen, permettant d'aborder, en parallèle au teen-movie de rigueur, d'autres sujets plus douloureux. Une élève, Kyung-Min, est portée disparue. Son sac à dos a été retrouvé à côté d'un fleuve situé près d'un tunnel. Elle était en compagnie de deux amies, dont Young-Hee suspectée comme responsable de ce qui s'apparenterait à un suicide.

After my death frappe, dès ses premières images nimbées de couleurs froides, par la précision de la mise en scène qui croise un naturalisme blafard et une sophistication des cadrages et mouvements de caméra. Kim Ui-Seok adopte un style très affirmé qui lui permet de s'affranchir des conventions du thriller formaté et de dériver vers des contrées plus sibyllines et audacieuses.



L'enquête policière, sans être un motif purement contextuel, est néanmoins rapidement reléguée en arrière-plan, pour se focaliser sur les réactions de l'entourage face à une disparition qui va affecter les personnages et même bouleverser le cours de leur existence. C'est surtout le cas de Young-Hee, figure spectrale, épicentre d'une intrigue qui va progressivement s'affranchir du réel. Le drame intime, centré autour de la question du suicide, fléau d'une jeunesse coréenne dépressive, glisse insidieusement d'une situation de crise, ancrée dans une réalité palpable, vers le film de fantômes sans que jamais la dimension surnaturelle ne soit explicite. Et pourtant, certaines séquences comptent parmi les plus pétrifiantes vues au cinéma depuis des lustres. Toutes sont liées à la présence de Young-Hee, se métamorphosant sous nos yeux ébahis, passant d'un état à un autre : folie furieuse de la lycéenne, lors une danse spectrale proche de la transe, s'aspergeant d'essence après une cérémonie funéraire, discours d'effroi en langue des signes devant une classe qui ne comprend pas un mot des « paroles muettes » assassines ou encore voix d'outre-tombe en compagnie de la mère de son ami suicidé. Le réalisateur opère des changements de tons tranchants, des virages abrupts rappelant le meilleur du cinéma d'horreur,

celui qui, par l'art de la suggestion et du détail, parvient à nous clouer sur place avec trois fois rien.

Appréhender *After my death* comme une fable sociale pointant du doigt un système étouffant régi par le monde des adultes s'avère réducteur, d'autant que le film échappe très vite à sa dimension sociologique. Néanmoins, le suicide supposé de Kyung-min, suscite un moment de panique chez les professeurs, déconnectés de l'univers en vase clos de leurs élèves. Ces adultes, plutôt pathétiques, craignant que l'homicide ne vienne entacher la réputation de l'établissement, évoquent l'état dépressif de la disparue, son penchant pour de la « musique triste des années 90 provenant d'Europe du Nord». L'ironie mordante de la scène est assez représentative d'un cinéma Coréen, scandé par ses ruptures de ton, se délectant des mélanges des genres. La présence de ce trait d'humour n'est qu'un leurre, laissant le spectateur respirer durant la première demi-heure avant de l'enfermer dans une spirale de noirceur jusqu'à l'épilogue effrayant. Rapidement Kim Ui-Seok (également scénariste) se désintéresse du monde des adultes, hormis la mère de Kyung-Min, impressionnante figure endeuillée, qui traverse le film, tel un cancer, symbolisant la mauvaise conscience de l'amie/amante de sa fille.

A quoi rêvent les jeunes filles ? semble s'interroger le cinéaste. A la mort, pour certaines d'entre elles, manière d'échapper à la morosité d'un réel déprimant, envers du décor d'un pays prospère. A l'amour aussi, car le réalisateur filme le déchirement d'un triangle amoureux, possible explication de la tragédie à venir. Mais ne s'enferme pas dans un discours démonstratif, laissant à chacun le loisir d'interpréter les événements.

Le récit fait de ruptures narratives, de va et vient entre présent et passé, de brusques éclats horrifiques, s'extirpe d'une réalité tangible afin de s'engouffrer au cœur d'un cauchemar de plus en plus anxiogène. La dernière partie sidère par la capacité du réalisateur à introduire le sentiment d'effroi par un simple plan, une image, un son, un geste qui n'est pas sans accointance avec l'univers de Kiyoshi Kurosawa.



Le monde est peuplé de fantômes. Les adultes sont asphyxiés par les contraintes économiques et les adolescents brisés par des rêves que le système compétitif et consumériste s'échine à interdire. Le phénomène du suicide, déjà abordé par Sono Sion avec *Suicide club*, ne donne pas lieu à une simple réflexion pédagogique sur l'état psychique de ces jeunes. Kim Ui-Seok nous emmène beaucoup plus loin, dans un no man's land où s'entassent les secrets de jeunes individus terrassés par la tristesse. Où le suicide s'apparente à une sorte de virus contaminant une jeunesse perdue.

Hanté par des comédiennes au jeu hypnotique (Soe Young- Hwa, une habituée de Hong Sang-Soo et la jeune Jeon Yeon-Bin) *After my death*, auréolé du meilleur film et du prix d'interprétation au festival de Busan, s'impose comme un premier film maîtrisé, alliage parfait d'émotions rentrés et de terreur sourde.

Emmanuel Le Gagne

CHAOS REIGNS

Internet



La disparition soudaine d'une élève d'un lycée pour filles précipite la communauté scolaire dans le chaos. La piste du suicide est privilégiée. Famille, enseignants et élèves cherchent à fuir toute responsabilité. Young-hee, une camarade d'école est suspectée par tout le monde, à commencer par la mère de la victime. Bouc-émissaire idéal, Young-hee va chercher à échapper à n'importe quel prix à la spirale de persécutions qui l'accablent. Mais quel secret, quel pacte peut-elle bien cacher ? *After my death* surprend par le virage qu'il prend rapidement abandonnant l'enquête policière (qui restera toujours en fond) autour de ce mystérieux suicide pour se concentrer sur une étude, un laboratoire de ses personnages qui gravitent autour du vide et de la notion de «mystérieux». Comme un trou noir qui viendrait faire graviter autour d'elle de la matière, aspirer la lumière de la vie ; le suicide (qui crée un abyssal vide) en est ici la représentation métaphorisée. Et ainsi, tourne autour de cette disparition, une étrangeté ainsi que des personnages et spectateurs en quête de réponses. Un monde dont la mise en scène vient nous plonger dans l'obscurité la plus totale, par son éclairage faible et clinique ainsi que ses couleurs froides. Notons que le réalisateur qui signe son premier long-métrage (auparavant assistant sur le génial *The Strangers* de Na Hongjin) maîtrise une mise en scène et un récit toujours à la lisière du fantastique.

Le film vient révéler petit à petit sa plus grande complexité, par le biais du visage énigmatique de la protagoniste et d'un baiser caché au milieu d'un tunnel sombre, celui d'un film sur cette jeunesse perdue, sans cesse au bord de la mort, centré sur le personnage de Young-hee. « Je n'ai pas peur de mourir. Heureusement tout a une fin» rapporte Young-hee se rappelant ce qu'a dit la disparue. Des mots qui pourraient très bien être les siens. Voilà un étrange projet qui vient peindre le tableau d'une jeunesse coréenne vivant dans le désespoir et vient créer cette dynamique de la solitude dont le film est rempli. Le personnage principal est seul, abandonné par son amie qui reste avec ses autres camarades toujours en groupe. On peut voir comment le film par le biais du récit, de la mise en scène, transforme alors un film d'enquête policière à l'histoire a priori courante en parabole sur la solitude émotionnelle et un malaise social bien profond. Ainsi le film propose par-delà le suspens exercé et l'atmosphère morbide presque irréelle, une puissante expérience autoréflexive sur le cinéma lui-même : ou comment filmer le fond du tunnel qu'on ne distingue plus à cause de la trop grande obscurité. La plongée dans le chaos intime.

Theo Michel



CRITIQUE FILM – Pour son premier long-métrage, « After My Death », Kim Ui-seok s’attaque à la thématique du suicide, devenu un phénomène banalisé en Corée. Il en fait un outil de révolte, d’expression pour une jeunesse empreinte au désespoir, délaissée par l’adulte, révélant ainsi une société malade.

Pour traduire des troubles de la société, le cinéma (mais aussi la littérature) a notamment usé de la thématique de l’enfant tueur. Ce dernier apparaissant comme une créature monstrueuse se retournant contre ceux qui l’ont engendrée. L’un des meilleurs exemples est encore aujourd’hui L’Exorciste de William Friedkin, dont le personnage de Regan, possédé par le Diable, pointait directement la société américaine (sans foi, conservatrice...). Ou encore le film culte Battle Royal, où des adolescents devaient s’affronter jusqu’à la mort. Dans After My Death, récompensé du Grand Prix au Festival International du Film de Busan en 2017, la jeunesse n’opte plus pour le meurtre pour traduire des maux de la société (coréenne), mais ne trouve comme seul moyen d’expression que de se prendre sa propre vie. Un acte (le suicide) de plus en plus répandu et banalisé en Corée du Sud, où trente-six personnes se suicident chaque jour. C’est le cas de Kyung-min, une lycéenne dont les affaires (sac à dos et chaussures) ont été retrouvées au milieu d’un pont, au-dessus du fleuve. La thèse du suicide apparaît évidente aux yeux de la police, l’enquête cherche alors à comprendre les raisons de son acte. Était-elle déprimée ? Harcelée à l’école ? Les premières pistes se focalisent sur l’école, sans jamais questionner le cadre familial, pourtant lieu de fortes pressions en Corée... En fouillant, ils découvrent rapidement qu’une de ses camarades de classe, Younghée, entretenait une relation ambiguë avec elle, et l’aurait poussé au suicide. Il n’en faut pas plus pour la pointer du doigt et plonger alors la communauté scolaire dans le chaos.

Le suicide comme ultime révélateur d'une société en faute

Pour son premier long-métrage, Kim Ui-seok fait très fort avec After My Death, drame adolescent extrêmement sombre. Refusant de nous épargner, Kim Ui-seok plonge dans une ambiance oppressante, notamment à l’aide de ses effets sonores venant appuyer l’image quand nécessaire. Surtout, il ose « manipuler » son spectateur, dans un premier temps, pour mieux le surprendre au fur et à mesure des twists, qui rendront son propos plus pertinent : à savoir montrer la responsabilité des adultes dans le malheur invisible des adolescent(e)s. S’il se focalise d’abord sur la mère endeuillée, c’est bien pour nous amener à prendre position pour

elle, et à nous ranger, comme tout le monde, contre la jeune Young-hee. Pourtant, loin d'être coupable (d'ailleurs le cinéaste ne cherche jamais à désigner clairement un coupable), elle deviendra, par cette affaire, une énième victime d'un monde adulte qui ne remplit pas son rôle, surtout dans les moments les plus tragiques. À l'image de l'école, qui cherche sans compassion à se délester de toute faute plutôt que de se remettre en question et d'assurer un rôle de soutien.



Dès son interrogatoire, qui voit Young-hee (Jeon Yeo-been, excellente, récompensée du prix de la meilleure actrice à Busan) renfermée sur elle-même, les cheveux cachant son visage, encerclée par les forces de l'ordre, on comprend que quelque chose de malsain se déroule ici. Une séquence annonçant déjà la maîtrise du cadre du cinéaste. Devenant le bouc émissaire parfait, la violence à l'égard de Young-hee ne fera que s'accentuer. Par les filles du collège, qui décident soudain de venger Kyung-min, la mère, lui sautant, de rage, littéralement à la gorge, ou encore l'enseignant principal, violent physiquement au moment où son élève tentera enfin d'exprimer les raisons du suicide de l'adolescente.

Le cercle de la violence se poursuit ainsi inlassablement sous nos yeux. Paradoxalement, c'est en perdant l'usage de sa voix que Young-hee parviendra à exprimer ces malheurs, mais surtout à rompre cette dynamique de la persécution. Passant elle-même des coups à l'accordade d'une de ses camarades, sur le point de subir le même sort qu'elle. Sans pardonner ses camarades, elle se servira d'elles pour enfin punir les adultes. Et ce, jusque dans une dernière scène époustouflante où la mise en faute de la mère ne peut que déboucher à un déchirement personnel trop fort pour continuer à vivre, sous le regard sombre de Young-hee. Pour un premier long-métrage, la maîtrise de Kim Ui-seok dans tous les domaines (également scénariste, il se montre moderne, pour le cinéma coréen, par la représentation de l'homosexualité), et ses trouvailles visuelles ont de quoi impressionner. Comme cette image (visible sur l'affiche) du visage de Kyung-min recouvert de peinture noir, révélatrice d'une société étouffante, où la compétition prône sur l'humain.

Une vraie réussite !

Pierre Siclier

LE BLEU DU MIROIR

Internet

Kyung-min a disparu. Le sac à dos de la lycéenne a été retrouvé au milieu d'un pont, au-dessus du fleuve. Elle avait passé une partie de la nuit avec deux camarades de classe, dont Young-hee qui tout de suite apparaît aux yeux de tous comme la responsable de la disparition de sa camarade. Mais que s'est-il vraiment passé, cette nuit-là ?

EN QUÊTE DE VÉRITÉ.

Le milieu scolaire en Corée du sud est souvent décrit comme très policé, studieux, porté par un désir d'excellence qui n'a d'égal que sa voisine japonaise. Des réalisateurs comme Shin Suwon (*Suneung* en 2013) ou Lee Hwan (*Park Hwayoung*, 2018), ont désiré montrer une jeunesse habitée par ses doutes et présentant des félures contrastant cette image de perfection des écoliers coréens. Premier film de Kim Ui-seok, *After my death* prolonge cet effort autour du mystère de la disparition d'une lycéenne. Si l'intrigue prend des accents d'enquête policière avec de longs interrogatoires typiques du genre, c'est dans le drame que se nourrit le film. Le réalisateur prend un malin plaisir à ne jamais vraiment dévoiler son histoire, restant dans la suggestion, dans le non-dit le plus troublant. Chaque réponse se déploie en une nouvelle question qui obscurcit d'autant une narration qui refuse de se livrer totalement.

Kyung-min est-elle morte ? Était-elle victime ou plutôt actrice d'une vengeance contre ses camarades ? Ces interrogations portent le récit mais ne le résume pas non plus. Le portrait de ce groupe d'adolescentes révèle avant tout la noirceur d'une génération qui brille par sa cruauté et sa capacité à nuire par jeu ou par désœuvrement. Chaque direction explorée par Kim Ui-seok permet d'appréhender une nouvelle facette de la personnalité troublée du personnage principal, et avec elle de toute sa tranche d'âge. Lâcheté, jalousie, amour contrarié, rien de positif ne semble pouvoir émerger de ce groupe, passé au crible du regard de Kyung-min, absente et pourtant juge omniscient de ses camarades de classe. S'il est difficile de discerner la vérité dans une histoire où tout le monde ment, on est happé dans ce tourbillon d'émotions brutes et abrasives qui ne laissent pas indemne.

After my death est un film éprouvant psychologiquement, sans concession avec ses jeunes actrices, qui a obtenu le Grand prix de la compétition « new currents » au dernier festival de Busan, plus gros festival de cinéma en Asie.

Florent Boutet

FRENCH TOUCH

Internet

Note 4/5. A travers l'enquête de la mort d'une jeune lycéenne, le réalisateur montre que la société coréenne est en crise. Remarquablement joué, angoissant voire glaçant. Une scène de funérailles impressionnante.



After my death. Excellent thriller révélateur du malaise de la jeunesse Coréenne

Le film commence comme un polar classique. Une lycéenne, Kyung-min, est tombée d'un pont dans un fleuve et a disparu. Périmètre sécurisé, hommes grenouilles, on cherche le corps de la jeune fille. Crime ou suicide ? On ne sait pas, mais les grondements de la musique ajoutent à l'ambiance d'angoisse liée à la disparition. On retrouve le corps assez rapidement.

Pulsion de mort

Pour l'enquête, le récit se déplace au lycée de Kyung-min. On remarque vite, dans ce lycée pour filles entièrement encadré (enseignants, administration) par des hommes, que les rapports sont stricts, quasi militaires, brutaux. La mort de Kyung-min bouscule le "bel" ordonnancement de l'édifice, comme un coup de pied dans une fourmilière. Le directeur s'affole et veut sauver la réputation de son lycée. La cruauté, une certaine homosexualité, sont sensibles parmi les jeunes filles, et surtout une pulsion de mort.

On comprend que le lycée est une métaphore de la société coréenne toute entière : culte de l'excellence au prix d'un travail acharné, frustration et culpabilité pour ceux qui ne réussissent pas.

Une société malade

Si le mystère demeure encore sur les raisons de la mort de Kyung-min, l'essentiel du récit est focalisé sur les rapports entre les personnages. Le propos du réalisateur est de montrer qu'une société dans laquelle le taux de suicide est deux fois plus élevé que dans le reste du monde est malade.

La scène des funérailles est impressionnante. Une chamane conduit le rite funéraire. Elle prend la voix de la défunte pour accuser la famille de l'avoir laissée mourir ; au lieu d'être une catharsis, la cérémonie ajoute du poids aux culpabilités. Pendant la cérémonie, une camarade

de Kyung-min tente de se suicider. Le commentaire du directeur du lycée révèle tout son mépris pour la souffrance des élèves : "Elle a gâché les funérailles."



Ce long métrage lève le voile sur un monde cruel et méconnu : celui du profond désespoir de la jeunesse sud-coréenne prise au piège d'une société hiérarchisée et ultra compétitive (on pense à l'excellent *Burning*), une société qui broie les individus et leurs rêves, ne laissant qu'une seule porte de sortie, le suicide. Un acte devenu aujourd'hui si terriblement banal qu'il fait partie du quotidien, ne surprend plus. Une "éventualité de vie" comme une autre.

BG

After my death : corps et adolescence, frères de cinéma ?

After my death est une chronique adolescente sombre et désabusée. Kim Ui-seok s'inscrit dans la lignée de nombreux films parlant de corps, d'adolescence et de quête d'identité. Il dénonce aussi une société pétrie dans des traditions qui l'empêchent d'avancer. Kim Ui-seok va loin dans le glauque et n'hésite pas à faire quelques virées du côté du fantastique. Alors, corps et adolescence, sont-ils vraiment « frères » de cinéma ?

Virgin Suicides

Plus qu'un véritable film sur l'adolescence, *After my death* est avant tout un film sur le suicide. Il semblerait que ce soit un véritable fléau en Corée du Sud. En effet, l'affiche le met en avant : « *36 personnes se suicident chaque jour en Corée*, celle que j'aime a disparu ». Kim-Ui Seok fait donc de son film plus qu'une chronique qui viserait à devenir roman d'apprentissage, puisque la vie s'arrête ici brutalement. Il s'agit bien là d'un thriller. Rien n'empêche cependant de le comparer à d'autres films sur l'adolescence. Ici, la mise en scène épouse clairement le corps des actrices, qui se malmènent. La caméra les filme au plus près, dans leurs mouvements de groupe notamment, ou quand les corps chutent, se contractent, souffrent. On pense à une mystérieuse scène d'un corps recouvert d'une matière noire et visqueuse ou à celle du suicide raté d'une adolescente qu'on croit possédée par une de ces créatures que seuls les films d'horreur savent créer. La filiation naturelle d'*After my death* semble se faire d'emblée avec le film culte de Sofia Coppola, *Virgin Suicides*. Déjà chez la réalisatrice, l'importance était donnée aux corps engourdis de ces filles que l'on empêchait de vivre pleinement une adolescence qui se devrait explosive du point de vue des sens. Les scènes très solaires où les sœurs se retrouvaient dans la nature baignée de chaleur venaient contraster avec « l'horreur » du geste commis. *Ava*, plus récemment, a exploré le côté sombre de l'adolescence avec son actrice, Noée Abita, dont la vue perdue peu à peu rendait l'adolescence encore plus fugace, encore plus intense, encore plus noire. Ses rites initiatiques étaient donc radicaux, son corps montré dans toute sa force et sa faiblesse à la fois. Mais le corps n'est pas qu'un objet de souffrance, il peut aussi être une force quand il s'agit de s'approprier, sans le dénaturer, sans le genrer, un corps encore en devenir.

Articles indéfinis

Aussi étrange que cela puisse paraître, la radicalité du propos et de la forme d'*After my death*, le rapproche également de films plus solaires comme *Fucking Amal* ou *Naissance des pieuvres*, son petit frère de cinéma réalisé par Céline Sciamma en 2007. Ces deux films approchaient en douceur les corps adolescents, tourmentés par la peur qu'il ne se passe rien, sclérosés par l'ennui, et qui se réveillaient en se rencontrant. Or, si dans *Naissance des pieuvres*, la rencontre entre Floriane et Marie est brutale, douloureuse avant d'être, en partie, salvatrice, dans *After my death*, la rencontre est entièrement destructrice, bien que portée par un certain onirisme. En effet, le spectateur revit plusieurs fois la scène de la disparition dans ce tunnel sombre où les deux jeunes filles marchent côte à côte. La scène est à la fois très glauque par son côté graphique, mais aussi très onirique, car elle est un moment de tendresse volé entre les deux jeunes filles. Moment finalement d'autant plus cruel qu'il sera la clé des destructions déjà écrites, comme de celles à venir.

En eaux troubles

A côté de cela, le réalisateur filme des traditions, une volonté de minimiser les choses de la part des adultes, rendant d'autant plus déchirants les cris d'une mère meurtrie d'un côté, et bouleversantes les scènes de détestation entre des jeunes filles mises sous pression. On pense souvent à des films aussi radicaux que *L'ENNEMI DE LA CLASSE*, qui mettait aussi en scène le suicide d'une jeune fille, et la manière dont toute une classe se retournait contre un prof un poil autoritaire. **Ici, au contraire, on a étouffé le désir de rébellion** sous une acceptation d'une autorité farouche qui fait dire que l'on pourra oublier la mort sans aucun problème. Pas de super héros ici, même paumé, même improbable à la *Vincent n'a pas d'écailles*. **Nous avions à faire à un adulte perdu dans sa vie qui développait la capacité de se retourner contre le monde créé par les hommes.**

After my death a plutôt le pessimisme d'un film comme *La solitude des nombres premiers*. Deux films qui ne laissent que peu de chance à ses protagonistes de revoir le jour. Ici, ils ne traversent pas les courants ou les eaux à toute allure pour pulvériser la société, mais se font écraser par elle. **Le corps devient donc un outil encombrant, vieillissant avant l'âge et dont on ne sait plus trop que faire.** Il n'y a pas d'avenir tracé voire pas d'avenir du tout. Ces corps-là ont aussi à voir avec ceux qu'avait voulu filmer Roberto Garzelli dans son très corps à corps *Le sentiment de la chair*. Là encore, de jeunes adultes, plus vraiment adolescents mais pas loin, tentaient une exploration minutieuse du sensible de leur enveloppe corporelle, de l'invisible aussi. **Ils entraient littéralement à l'intérieur d'eux-mêmes, pour découvrir, un peu comme les jeunes filles d'*After my death*, un vide effrayant, qui peine à convaincre de continuer.**

Au final, *After my death* est un grand puzzle sombre, défiguré, qui avance à tâtons et ne donne que peu d'explications à des corps qui tombent. On est loin d'une liste de raisons à la *13 reasons why*, loin de vouloir rassurer. Le corps devient un ennemi, il est filmé comme tel, un peu à la manière de *Girl*, film sorti récemment sur la transexualité d'une jeune danseuse. L'objet final ressemble à un long cri d'alarme, dur à encaisser, mais sûrement nécessaire. **Il devient une sorte de conte horrifique, formellement magnifique, qui mène le spectateur dans un dédale de questions sans véritable réponse.** L'espoir réside peut-être dans notre capacité à nous émouvoir, à résister à la noirceur, et à vouloir croire qu'un simple baiser échangé a été une fulgurance propice à résumer toute une vie, même bien trop courte.

Chloé Margueritte

After My Death est un film qui s'attaque à des problèmes profonds, allant de la pression sociale à la dépression adolescente, en passant par les fissures de la société qui les causent.

***After My Death* : une critique de la société coréenne**

À la lecture du synopsis, il est facile de penser que *After My Death* est un thriller où les personnages vont tenter de résoudre le crime qui a été commis. Seulement, dès les premières minutes, *After My Death* annonce que ce ne sera pas le cas. Au contraire, les personnages font face à un événement dramatique et s'efforcent de le surmonter... À leur manière.

► *Au commencement, le harcèlement scolaire*



L'un des premiers sujets abordés dans *After My Death* est le harcèlement. Les jeunes lycéennes sont terrifiantes : voleuses, menteuses, violentes... Et c'est la jeune Kyung Min qui en fait tout d'abord les frais et ce, dès les premières minutes du film avec la scène dans le magasin de beauté. Et si c'est Young Hee qui semble la harceler, la roue va rapidement tourner car c'est elle qui va commencer à se faire harceler et accuser de la disparition de Kyung Min. Seulement, le harcèlement ne vient pas seulement de ses camarades de classe, il vient également de la mère de Kyung Min qui l'accuse de la disparition de sa fille.

Quid des figures d'autorité dans tout ça ? Le corps enseignant, majoritairement composé d'hommes, ne semble pas s'inquiéter des cas des jeunes filles outre mesure : les enseignants, le proviseur en tête, se préoccupent seulement de la réputation de l'école au détriment des élèves

qu'ils sont censés protéger. La mère de Kyung Min découvre lors de l'enquête sur la disparition de sa fille ce que celle-ci subissait quotidiennement. Quant au père de Young Hee, il voit quasiment sa fille se faire agresser par d'autres étudiantes mais ne s'en inquiète aucunement alors qu'elle est blessée.

En traitant ce sujet de cette manière, *After My Death* met en avant l'indifférence générale que peuvent afficher les figures d'autorité qui sont censées aider les adolescentes. Néanmoins, cela peut donner des indices sur la disparition de la jeune lycéenne.

► *Le suicide pour révéler un malaise social plus profond*

C'est à partir de la seconde moitié que *After My Death* plonge dans une tout autre dimension. Dans un pays où le suicide s'est banalisé (rappelons que la Corée du Sud affiche l'un des taux de suicide les plus élevés au monde avec près de 36 décès par jour), la police ne cherche même plus à connaître les raisons de cet acte et se contente de chercher le corps de la jeune fille dans le fleuve. Cependant, la police n'est pas seulement indifférente au suicide de Kyung Min, elle l'est également au sort la jeune Young Hee, qui se retrouve bien seule pour tenter de découvrir la vérité.

Du côté du lycée, deux réactions vont émerger : celle des adultes et celle des lycéennes. Les premiers, représentant l'école et devant, normalement, protéger les élèves, tentent de se dédouaner de cet acte. Ils ne veulent pas en assumer la responsabilité. La jeune fille avait-elle un comportement normal ? Est-ce qu'elle avait des amies ? Est-ce qu'elle travaillait bien à l'école ? Voilà les premières questions que pose le proviseur de l'école au professeur principal de la jeune fille, pour finalement en arriver à la rapide conclusion qu'elle devait être dépressive.



Enfin, les lycéennes vont gérer ce geste à leur manière : trouver un coupable. Et qui de mieux que Young Hee, dernière personne à avoir vu Kyung Min ? C'est donc une classe entière qui se retourne contre la jeune fille, certaines accaparent même le devant de la scène pour gagner en popularité en racontant rumeurs et mensonges sur cette histoire. Seulement, cet effet de groupe va même encore plus loin : certaines jeunes filles vont même jusqu'à entrer par effraction chez Young Hee pour la punir de manière encore plus violente. Cette violence peut s'expliquer par le fait que toutes les lycéennes tentent de réorganiser la vérité qui s'est jouée avant le suicide et effacer le sentiment de culpabilité auquel elles font face pour avoir participé au mal-être de Kyung Min.

Finalement la mère termine de mettre mal à l'aise. D'abord totalement perdue après la disparition de sa fille, elle apparaît rapidement violente envers Young Hee, n'hésitant pas à l'accuser du geste de sa fille et rejetant totalement la faute sur elle. Dans la seconde moitié du film, elle change complètement de comportement, harcelant Young Hee et semblant considérer la jeune fille comme une « remplaçante » de ce qu'elle a perdu. Seulement, à la fin du film elle bascule encore plus dans la folie lorsque Young Hee n'hésite pas à lui dire que, finalement, elle a causé la mort de sa fille, la forçant ainsi à reconnaître ses propres torts dans cette histoire.

Les personnages : l'incarnation de cette société néfaste

► *Kyung Min, le reflet d'un mal sociétal « Hell Joseon »*

La jeune Kyung Min, que l'on pourrait croire être une adolescente heureuse, est en réalité une jeune femme dépressive, qui cache son mal-être. Tellement bien que personne ne prédit son geste et tous restent abasourdis lorsque le suicide est confirmé. Les raisons de son geste ne sont pas clairement expliquées mais qu'importe, lorsque l'on voit le cercle familial et social dans lequel elle évolue, il n'est pas difficile d'entrevoir le cheminement qui l'a poussée à un tel acte. Le pire dans tout ça : son histoire pourrait être celle de nombreux adolescents. *After My Death* lève ainsi le voile sur un pan de la société coréenne encore méconnu bien que très présent : celui du désespoir de la jeunesse face à une société ultra compétitive, exerçant une pression sans nom sur ces jeunes individus. « Hell Joseon », c'est le nom que l'on donne à cette Corée dévastatrice (« Hell » pour enfer et « Joseon » pour la dynastie qui a régné sur le pays de 1392 à 1910), dont seule la mort, dans l'esprit de tous, peut libérer. Par ses traits, Kyung Min est l'incarnation parfaite de ce mal sociétal qui ronge le pays.

► *Young Hee, le symbole de la jeunesse désabusée*

Young Hee, qui passe de bourreau à victime, représente quant à elle le reste de cette jeunesse déenchantée qui souhaite en finir mais n'ose franchir le pas que si on l'y pousse réellement. Tout d'abord dominatrice, c'est elle qui mène la danse mais la situation va très vite s'inverser. Considérée par tous comme la responsable de la mort de Kyung Min, elle tente par tous les moyens de se convaincre et de convaincre les autres du contraire. Mais les mots ne suffisent pas et, à dire vrai, importent peu aux yeux des accusateurs : il faut un coupable et Young Hee est la cible parfaite. Ne sachant comment réagir face à toutes ces accusations, elle opte elle aussi pour les actes. Tentative de suicide infructueuse, elle en ressort néanmoins plus forte. Cette oscillation entre défense et acceptation témoigne d'une jeunesse désabusée, qui ne sait pas comment réagir face à une société oppressante ne se préoccupant pas réellement de ses individus.

► *La mère, portrait d'une femme nocive et d'une mère absente*

Aux premiers abords, la mère de Kyung Min nous apparaît sous les traits d'une mère soucieuse et chérissant sa fille. Mais cela ne dure qu'un temps. Peu à peu, on découvre une mère absente, trop préoccupée par son emploi, qui ne connaît pas du tout sa fille et qui s'inquiète uniquement de ses résultats scolaires (elle envoie Kyung Min à des cours du soir). Dès que la thèse du suicide est évoquée, elle cherche par tous les moyens à échapper à sa culpabilité et rejette entièrement la faute sur Young Hee. De mère absente, elle passe à « mère nocive » quand elle décide de s'occuper de Young Hee pour lui rappeler sans cesse l'influence qu'elle a eue sur le destin tragique de sa propre fille. Ce personnage fait écho aux parents bien souvent trop absents qui poussent leurs enfants à faire toujours mieux et ne se rendent pas compte de leur mal-être. Dans l'incompréhension totale, ils préfèrent rejeter la faute sur les autres plutôt que de se remettre en question.

► Le principal, l'emblème d'un corps enseignant égoïste



Autre personnage intéressant dans ce film : le principal du lycée. Préoccupé uniquement par la réputation de son établissement, il va chercher des explications plus incongrues les unes que les autres pour expliquer les gestes de ces deux lycéennes et dédouaner son lycée. Il est à la recherche de la perfection (élèves travailleurs, rigoureux et doués) et ne s'estime en aucun cas en partie responsable de la mort de Kyung Min qu'il voyait comme brillante. Il reste complètement insensible au chaos émotionnel qui règne dans son établissement mais s'inquiète énormément de l'image renvoyée par les étudiantes à l'extérieur. Encore une fois, ce personnage permet de mettre en lumière le décalage entre la réalité (le suicide) et les intérêts des institutions qui ne se préoccupent absolument pas de la vie et du bien-être de leurs étudiants, seulement de leurs résultats.

► *L'inspecteur, la triste image d'une police blasée*

Sans trop de convictions, il entame les recherches de Kyung Min dès que celle-ci est portée disparue et arrive rapidement à la conclusion du suicide. Pas le moins du monde choqué, il dissuade la famille d'en chercher les raisons et ne souhaite pas que les étudiantes modifient leurs témoignages qui pourraient expliquer ce geste. Par son comportement, ses actes et sa manière de penser, l'inspecteur nous projette l'image d'une police indifférente, lassée par tous ces suicides, qui ne cherche même plus à comprendre le pourquoi du comment.

► *Han Sol et Da Som, l'incarnation de la pression sociale et de l'impuissance des jeunes*



Han Sol et Da Som, les personnages secondaires de cette histoire, ont également toute leur importance. La première, meilleure amie mais aussi amoureuse de Young Hee, se laisse

entraîner du début à la fin de l'histoire, de peur des représailles des autres lycéennes. Tiraillée entre ses sentiments et ses craintes, elle reste impuissante face aux événements qui se produisent devant elle.

Da Som, quant à elle, navigue en eaux troubles. Une fois meilleure amie de tout le monde, une autre fois véritable tête à claques, elle cherche sa place au sein de ce groupe oppressant et essaie, par tous les moyens en sa possession, de se mettre en avant pour attirer l'attention sur elle. Malgré ses efforts, cela se retourne contre elle.

Ces deux rôles témoignent de la pression sociale bien réelle que subissent les jeunes de nos jours mais également de l'inconstance des réactions qui en découlent car la société ne leur apprend pas comment s'en sortir et réagir dans ces cas-là. Impuissants, les jeunes sont ainsi lâchés dans la nature, avec leurs incompréhensions et leurs doutes se matérialisant de bien étranges manières.

Conclusion

Des scènes déstabilisantes, des questions laissées en suspens, un regard inquiétant porté sur la jeunesse coréenne : voilà ce qui vous attend dans *After My Death*. Abordant les sujets actuels les plus sensibles du pays du Matin clair et frais, ce film dresse un portrait de la Corée encore bien trop méconnu qui pourtant gagne du terrain. Ne nous voilons pas la face, *After My Death* est certes un film dur mais il ne vous laissera clairement pas indifférent et vous fera réfléchir à l'ensemble des sujets évoqués, tout comme à l'image que vous vous faites de ce pays.

On va parler de drogues dans cette introduction. Pour retenir votre attention. Et pour parler de cinéma. On va parler aussi de philosophie, plus précisément de l’empirisme, qui est l’expérience sensible, l’origine de toute connaissance ou croyance et de tout plaisir esthétique. C’est le principe qui anime le cinéma, et l’art en général. La vision d’*After My Death* de Kim Ui-seok a provoqué chez East Asia des sentiments mitigés, selon la posologie de traitement de ses membres : ennui pour les uns, complexité inutile de l’intrigue pour les autres. Et si le problème majeur d’*After My Death* ne venait pas plutôt de son rythme et du fait que la scène la plus marquante du film intervient à la moitié du film, laissant ensuite le spectateur sur sa faim ?

Comment rythmer son film ? Doit-on tout donner à la scène d’ouverture ? A la scène finale ? Au mi-temps ? Ou lancer ses flèches en un flux quasi continu, en touches impressionnistes, en punchlines, à la manière des rappeurs devenus archers, vidant leur carquois à chaque fin d’alexandrins ou décasyllabes, pour tenir le spectateur en perpétuelle tension ? Il y a plusieurs écoles, qui s’adaptent selon le genre du film (comédie, drame, horreur, porno). Dans *Dead or Alive 1*, Miike Takashi a décidé de marquer le spectateur dès l’ouverture (séquence rythmée comme un TGV sur des rails de cocaïne, une cocaïne marseillaise très pure volontairement coupée – cutée – par un montage agressif) et dans une conclusion très vidéoludique, réaction chimique finalement raccord avec l’ouverture, laissant le spectateur pantois, les gencives insensibilisées. Il y a les montées progressives et dramatiques (c’est l’apanage de l’alcool fort, ce feu des dieux), à la manière du maelström du prélude de *l’Or du Rhin* de Wagner, dont la transe possède le spectateur dans les dernières mesures avant de s’arrêter abruptement. C’est le cas du final de *Melancholia* de Lars von Trier. Il y a également les montagnes russes des films d’épouvante, avec leurs courbes sinusoïdales jouées sur une partition trouble par un joueur de flûte de Hamelin, dans un trip de champignons hallucinogènes : on oscille entre attente de l’instant qui n’a pas encore eu lieu – tout en l’anticipant – et les moments d’effroi et de peur, avant de retomber dans un confort précaire et d’anticiper le prochain sursaut. Il y a enfin les films dont le climax est à mi-temps du film : ce sont les années MDMA, très contemporaines, qu’a repris, par exemple, sans avoir sans doute aucune accointance avec la chimie citée, Kim Jee-woon dans *The Age of Shadows*, avec sa désormais fameuse scène du train. Après cette scène, une certaine descente inconfortable et une déshydratation conséquente. Moralité : insérer la meilleure séquence au mi-temps d’un film, sans y ajouter un rebondissement final est une prise de risque périlleuse.

C’est le risque qu’a pris Kim Ui-seok pour son premier long métrage. Tout commence assez classiquement par une enquête policière, suite à la disparition et au probable suicide d’une lycéenne. L’intrigue se déroule dans un lycée pour filles et l’on sent d’emblée que tout n’est très net et que plusieurs lycéennes sont plus ou moins liées à la disparition de leur camarade. Le lycée est souvent dépeint comme un lieu malsain où les uniformes repassés et les coiffures lisses cachent la plus grande des perversions. On se souvient, au Japon, de *Confessions* et *The World of Kanako* de Nakashima Tetsuya, et en Corée, *La Frappe* de Yoon Sung-hyun. Le film met en scène des archétypes aux motivations bien différentes : les policiers qui tentent de résoudre l’affaire, les responsables du lycée qui font tout pour ne pas ternir l’image de leur établissement, la mère de la disparue qui mène son enquête parallèle auprès des lycéennes, et

les fameuses lycéennes aux motifs ambivalents : retrouver la disparue, apporter la preuve de son innocence, faire peser la culpabilité sur une camarade, fomenter une vengeance...



After My Death est à plusieurs égards un film violent : les lycéennes n'hésitent pas à organiser des expéditions punitives, les professeurs ne répugnent pas à frapper les élèves qui ne rentrent pas dans le rang, les parents brillent pas leur quasi-absence... Cette violence va peu à peu contaminer le film : à l'enquête policière classique succède une atmosphère de "mystère" dans son aspect liturgique avec LA séquence du film : une scène de funérailles, avec l'arrivée des lycéennes, la présence de la police, le comportement trouble d'une lycéenne, et une cérémonie chamanique. Tout est bien chorégraphié ; le réalisateur alterne différents points de vue et scènes secondaires (focus sur la famille, les lycéennes, le chaman, les policiers). La séquence est soutenue par une musique immersive qui fait la part belle aux infra-basses. **Kim Ui-seok** fait ici preuve de talent pour faire basculer le film dans une autre dimension. Hélas, la dernière partie du film sera moins intéressante, se perdant dans des méandres narratifs inutiles et une volonté trop appuyée de noyer ses personnages sous la culpabilité. Qu'importe. *After My Death* comporte l'un des séquences les plus incroyables de l'année, qui justifie à elle seule la vision du film.

Marc L'Helgoualc'h.

JEUNE CINEMA

Internet

Pour son premier long métrage, **Kim Ui-seok**, réalisateur sud-coréen, évoque le désespoir de la jeunesse de son pays. Une jeunesse précipitée dès l'enfance dans une société basée sur la hiérarchie et la compétition à outrance, une jeunesse brisée et détruite, dépourvue de rêves et de désirs, formatée et condamnée à la réussite pour répondre aux souhaits des parents. Les statistiques tiennent la Corée du Sud comme le pays au plus fort taux de suicides du monde.

Tout commence au lycée, par la disparition d'une jeune fille. Le film s'organise selon deux mondes disparates, d'un côté l'institution au système éducatif rigide, intolérant et infernal dans ses cadences ; de l'autre, le monde des adolescentes totalement dépossédées de leur libre arbitre, un monde gouverné par l'autoritarisme qui les englue.

C'est un premier film très abouti et courageux dans son objectif d'exposer une situation sociale hors limite. Kim Ui-seok réussit à montrer le décalage abyssal entre ces deux mondes, l'un directif et tyrannique qui oblige les jeunes filles à se sentir responsables voire coupables, l'autre qui se complaît dans une sorte d'abandon et de détachement. Face à la sévère rigueur ancestrale de la société s'érige, en contradiction, un monde jeune dépressif et somnolent.

Une brûlante culpabilité ronge Young-hee, au point de vouloir se dénoncer après la mort de son amie. Lors des funérailles de celle-ci, elle tente de se suicider, dans une scène d'une violence rare. La séquence des funérailles déploie quelque chose de l'ordre du pictural dans le mouvement des figures qui se lamentent, pleurent et prient dans un seul cadre quasi immobile, avec ces visages et les lents mouvements des corps, d'une grande beauté.

Kim Ui-seok fabrique un climat étonnant dès les premières images du film, avec ses personnages déambulant comme des ombres, dans un simulacre de vies parallèles, comme un grand sommeil qui se serait abattu sur la jeunesse.

Un portrait poignant, mais, sous-jacent, le procès à charge d'une société faussement démocratique.

Gisèle Breteau Skira

«After my death» : le suicide, fléau de la jeunesse coréenne



Discussion banales entre lycéennes... mais pas si banales que ça



Les parents attendent les résultats d'une enquête menée par une police impuissante

Avec *After my death*, Kim Ui-seok s'attaque à l'un des fléaux de jeunesse coréenne, le suicide : 25,6 pour 100 000 habitants contre une moyenne mondiale de 12,1. Ce drame s'apparente d'abord à un thriller autour de la disparition d'une lycéenne. Les élèves sont interrogées, et Young-hee, dernière à l'avoir vue vivante, est la suspecte numéro.

Le réalisateur pointe du doigt des parents trop absents, des policiers impuissants, des enseignants soucieux de l'image du lycée. Si les adultes ne sont pas à la hauteur de leur responsabilité, la pression que subissent les adolescentes exacerbe une rivalité dangereuse.

Intelligent, sombre et prenant.

Geneviève CHEVAL

After my death : On peut disparaître ici sans même s'en apercevoir...



Devenu depuis des années l'un des cinémas les plus intéressants sur le plan mondial, le cinéma coréen ne cesse de dévoiler des pépites capables de toucher au cœur et de prendre aux tripes. Un peu plus tôt dans le mois, **The Spy Gone North** étonnait par sa densité narrative pourtant très claire et voici que débarque **After my death**, un drame poignant réalisé par Kim Ui-seok, dont c'est ici le premier long-métrage.

Pour son premier film, le réalisateur ne fait pas dans la dentelle et s'attaque frontalement à la société coréenne et l'un de ses principaux fléaux : le suicide des jeunes. **After my death** raconte l'histoire d'une disparition, celle de Kyung-min, une jeune lycéenne dont on a retrouvé le sac à dos dans une rivière sans pour autant retrouver de corps. Young-hee a été la dernière personne à l'avoir vue et semble cacher un secret. Dès lors, tout le monde, la mère de Kyung-min comme ses camarades de classe soupçonnent Young-hee d'être responsable de cette disparition dont il se murmure que ça pourrait être un suicide...

À travers ce drame, c'est toute la société coréenne que Kim Ui-seok ausculte. Une société si froide qu'elle est incapable d'éduquer ses enfants, ceux-ci grandissant avec un profond mal-être, semblant envisager le suicide avant d'avoir vingt ans, seule manière d'échapper à un monde qui ne tourne pas rond. Triste et amer constat que le film souligne, dénonçant la belle hypocrisie ambiante. En effet, quand Young-hee, persécutée par ses camarades, tente de se suicider mais échoue, tout le monde est aux petits soins pour elle y compris ses anciennes ennemis qui se trouvent désormais une autre victime à punir pour venger la disparition de Kyung-min.

Mais là où After my death déjoue nos attentes, c'est qu'il ne répond pas à sa question centrale. Qu'est-ce qui a poussé Kyung-min au suicide ? Est-ce vraiment Young-hee dont les paroles ont abondé dans ce sens ? La pression sociale mise à l'école ? Ou celle des parents,

visiblement pas irréprochables ? Certainement un peu de tout ça. **Comment envisager le futur avec espoir quand les personnes censées être là pour nous aider à nous accomplir dans notre vie sont aussi froides et moralement irresponsables** ? L'école s'y montre frigide, pensant plus à sa réputation face à cette disparition qu'au bien-être des élèves. C'est au cours d'une conversation anodine dans des toilettes qu'ils décident de relancer leur programme de prévention pour le suicide sans pour autant chercher plus. Le père de Kyung-min n'attend pas deux jours avant d'envisager de déclarer aux assurances un accident plutôt qu'un suicide afin de toucher plus d'argent. Et la mère, à priori la plus humaine, s'avère finalement tout aussi incompétente que les autres.



Face au malaise de la jeunesse, la société n'a rien d'autre à proposer qu'une vive ignorance du problème pour se recentrer sur l'absolue nécessité de la réussite sociale et de se fondre dans le moule. **Un constat alarmant que Kim Ui-seok met en exergue à travers une mise en scène implacable, composée de plans statiques isolant sans cesse ses personnages parmi la foule.** Impossible de ne pas être saisi d'une boule au ventre à force de voir combien Young-hee est sans cesse isolée, mise au ban par les autres personnages mais aussi par le cadre. Une telle maîtrise de la mise en scène, simple et limpide, impressionne pour un premier film et promet la naissance d'un cinéaste sur lequel il faudra certainement compter. **After my death** en est la superbe (et terrible) preuve.

Alexandre Coudray

After My Death : psyché adolescente et autopsie d'une société

Samaria ou Poetry, le cinéma sud-coréen est hanté par les suicidées adolescentes. Nouvelle pierre à cet édifice mortifère, voici *After My Death*, premier film de Kim Ui-Seok. Glaçant.



Kyung-min, une lycéenne disparaît mystérieusement, la thèse du suicide est rapidement privilégiée. Tout le début d'*After my death* pourrait s'apparenter à un thriller : un cadavre à retrouver, une enquête à mener, des secrets (entre Kyong-Min et deux de ses camarades, Young-Hee et Han-sol) à découvrir ; nous sommes en terrain connu, le genre de thriller d'atmosphère dont le cinéma sud-coréen est friand. Fausse piste, le film est ailleurs ; la vérité est ici un concept insaisissable.

Plus qu'un corps à retrouver, plus que l'absence de cadavre ou la recherche de la cause du suicide, ce sont les conséquences du drame qui intéressent le cinéaste qui, en observateur minutieux et précis, jette un pavé dans la mare et en étudie ensuite les effets, sans concession, avec une froideur glaçante. Avec cette disparition, c'est toute une institution rigide (ce lycée, figure métonymique de la Corée du sud dans son ensemble) qui commence à vaciller, ce sont tous les protagonistes du film qui plongent dans le trouble : la mère de la disparue, Young-Hee, vite isolée, et le reste de ses camarades, le professeur principal et toute sa hiérarchie, la police également. Il y a là une tentation de film choral auquel ne succombe pas **Kim Ui-Seok**. Mais sa précision des détails est chirurgicale et derrière la face mutique de Young-Hee (Jeon yeo-bin, très bien), la mise en scène particulièrement maîtrisée (quoique un peu stéréotypée), l'unité des couleurs froides de bon ton, c'est bien la violence sourde qui pointe.

After my death est à la fois une exploration de la psyché des adolescentes (qui plus est, dans un lycée exclusivement encadré et dirigé par des hommes) et l'autopsie d'une société hiérarchisée, ritualisée, qui nie l'individu au profit du groupe et qui peut même le broyer. Young-hee, amie de Kyung-min, va vite devenir le bouc émissaire de ses camarades ; derrière le « kawai » et le matérialisme le plus vide, la violence sourde menace toujours de poindre et n'attend qu'un prétexte pour éclater. Le plus grand délit de Young-hee : ne pas être comme les autres jeunes

filles, ne pas être frivole, ne pas écouter de K.Pop, d'avoir des pensées noires, mais surtout d'être la preuve vivante qu'un drame s'est commis ; crime impardonnable dans un univers aseptisé qui rêve d'amnésie.

C'est le constat implacable du film : par ses principes de compétition et de clonages d'individus tous soumises à l'autorité, cette société créée des jeunes filles qui veulent mourir ; tout en les rejetant ensuite sans ménagement. A ce titre, *After my death* possède son moment de bravoure, une scène de cérémonie funéraire hallucinée et hallucinante où le rituel se transforme en superstitions expiatoires qui conduit au nihilisme le plus extrême. **Kim Ui-Seok** fixe l'incommunicabilité – terme souvent galvaudé mais qui prend tout son sens ici avec une Young-Hee réduite au silence et s'exprimant par signes devant la classe qui ne la comprend pas mais qui désormais la vénère ; ambiguïté extrême d'une société en quête de repère. Young-Hee n'a pas 16 ans et elle n'est déjà plus qu'un fantôme...



Denis Zorgniotti

« After my death » : la réussite ou le suicide en Corée du Sud

Chaque jour, 36 personnes se donnent la mort en Corée du Sud, d'après l'Organisation mondiale de la santé. Et il était peut-être temps d'en parler ! De ce taux de suicide parmi les plus élevés au monde, mais aussi et surtout, de ces victimes anonymes broyées par un système qui exige l'excellence.

L'héroïne du film s'appelle Kyung-min (Jeon So-née). Ou plutôt, *s'appelait*. Cette jeune collégienne n'existe plus. Ou plus que dans les mémoires. Elle a sauté d'un pont tristement célèbre à Séoul, « *Mapo Degyo* », un pont qui détient le record de suicides. Mais sa famille, ses amis et son établissement scolaire l'ignorent encore. Le spectateur aussi. Pendant un temps, Kyung-min est seulement considérée comme « disparue » et une enquête de police est alors ouverte.

Filmée la veille de sa disparition par une caméra de surveillance, à quelques pas du pont, en compagnie de son amie Young-hee (Jeon Yeo-bin), une équipe de secours va se mettre à rechercher son corps dans la rivière Han. Sans relâche et sans succès. Et puis, un jour, le corps sans vie de la collégienne refait surface. Avec lui, le mal-être de ses camarades et surtout, le désespoir de la jeunesse Coréenne.

Un thriller brillant qui dénonce un système éducatif hyper-compétitif et hiérarchisé...

Pourquoi Kyung-min s'est-elle tuée ? Jusqu'à la fin du film, la raison précise n'est pas donnée mais elle est fortement sous-entendue à travers une description froide du système éducatif Coréen, ultra-compétitif et performant. Ce système apparaît rigoureux, rigide, hiérarchisé, militaire, inhumain. Entre les cours au collège, les cours du soir dans des instituts privés appelés « *Hagwon* », entre les devoirs à la maison, les nombreuses heures de sport et de musique, le rythme est effrayant. Résultat : ce bachotage intensif qui vise l'excellence ne laisse aucune place aux émotions, aux doutes, aux erreurs, aux désirs, aux individus. L'individualité est clairement noyée dans la masse et la singularité, elle, est broyée. Par les camarades, parfois, mais souvent par les adultes : les parents, les enseignants ou les supérieurs.

La réponse est donc là : Kyung-min, épaisse et différente, a été broyée. Dans l'indifférence la plus totale. En Corée du Sud, le suicide (traduit « *Jasal* » en Coréen) est terriblement banal. Il est devenu une éventualité comme une autre. Et, évidemment, dans ce énième suicide, personne ne veut reconnaître ses torts : ni la famille ni le système scolaire. L'établissement qui cherche à sauver son honneur, rejette même la faute sur Young-hee, la dernière camarade à avoir vu vivante Kyung-min. Young-hee deviendra alors le bouc-émissaire. Si bien qu'elle finira, elle aussi, par se rendre sur ce pont...

Kyung-min et Young-hee sont des personnages inventés par Kim Ui-Seok, scénariste et réalisateur du film, certes, mais à travers cette fiction, le réalisateur, lui-même touché par le suicide de son meilleur ami, dévoile cette réalité bien concrète, aussi cruelle que méconnue : le système éducatif ultra-compétitif et la société hiérarchisée de la Corée du Sud brisent quotidiennement des vies. Selon l'organisation mondiale de la santé, le taux de suicide là-bas

est deux fois plus important que celui de la moyenne mondiale. Et pour dénoncer cette situation, Kim Ui-Seok utilise les célèbres codes du thriller qui rassemblent tensions psychologiques, suspens, mystère et scènes violentes. Tout en prenant soin de l'esthétisme du film : les corps sont droits et fermés, les visages lisses, blancs et souriants, les cheveux, noirs, raides et brillants mais toute cette perfection est sans cesse éclaboussée de sang. Dans le film et la réalité.

... mais aussi une société Sud-Coréenne sans aucune psychologie, communication ou émotion

Puis, le réalisateur, Kim Ui-Seok va plus loin : le problème ne se limite pas à un système scolaire très hiérarchisé et très compétitif mais touche la société Sud-Coréenne dans son ensemble. Ce qui frappe, tout au long du film, c'est la façon dont les Sud-Coréens, au sens large, ont tendance à régler les problèmes personnels : souvent par la force, par les punitions corporelles, par le rejet ou, alors, en culpabilisant les personnes qui se sentent mal.

A aucun moment, ils n'établissent une communication ou font preuve d'empathie et de compréhension, entre eux. Comme si, par obéissance et par excès de pudeur, leur sensibilité était verrouillée et leurs émotions contenues. Personne ne semble donc savoir les comprendre, les analyser, les transmettre et les gérer. Ni les enseignants ni les étudiants, ni les vieux ni les jeunes. Les Sud-Coréens semblent n'avoir aucune notion en psychologie ou ne lui donner aucun crédit. D'ailleurs, quand Young-hee confiera son envie de mourir à son prof principal, celui-ci ne saura que la gifler en la traitant « d'ingrate », malgré le suicide précédent.

Et les premières victimes de ce système, ancestral et exigeant, sont clairement les adolescents, comme Kyung-min ou Young-hee dans le film. Mais aussi et surtout comme Kim Jong-Hyun, dans la réalité : à 27 ans, cette jeune star de la K-pop Coréenne s'est suicidée, en décembre 2017, en laissant un mot explicite derrière lui : « *Je suis cassé de l'intérieur (...) ne me blâmez pas mais dites que j'ai bien travaillé* ». Oui, bien travaillé.

Chloé Henry

After My Death est un film intense montrant l'impact de la disparition d'une jeune fille dans une société coréenne bien rodée et policée de prime abord.

Le pays possède le triste record d'être parmi les contrées dans lesquelles le suicide des jeunes est le plus élevé. Un système scolaire très dur et élitaire poussant les jeunes à travailler sans relâche en est une raison. Tout comme une forme de harcèlement scolaire permettant aux étudiants de s'évader en opprimant quelqu'un de leur classe.

Le très bon scénario du réalisateur Kim Ui-seok montre parfaitement le tragique engrenage broyant certaines personnes. Il démontre sans concession le manque de prise de responsabilité des uns et des autres devant une tragique disparition et la façon dont un bouc émissaire, fort bien trouvé en la personne d'une amie de la lycéenne évaporée, soulage tout le monde.

Les longs métrages coréens et japonais se sont emparés depuis longtemps du suicide et du harcèlement des jeunes, donnant des œuvres parfois d'un grand impact physique. Si *After My Death* montre quelques passages de ce type, c'est bien l'extrême violence psychologique qui est montrée. La scène d'ouverture que l'on revoit à la fin du film, et dont en comprend alors toute la subtilité, est un exemple remarquable de l'évolution d'une jeune fille confrontée à la vie et à la mort et ayant une réflexion particulière dessus.

Le casting est impeccable et Jeon Yeo-bin porte très bien le film sur ses épaules. Elle campe une jeune femme perdue au milieu d'un maelström de sentiments et sert d'utilitaire et de soupape de sécurité aux uns et aux autres.

Seo Young-hwa incarne une mère broyée par la douleur fascinante. Cette dernière, représentant le pan de la société des mères qui travaillent, montre bien la fêlure ressentie par une femme dans une société patriarcale lui signifiant qu'elle n'est pas capable d'élever correctement son enfant.

Car dans une société ultra-moderne telle que la Corée du Sud, les traditions restent fortes, et la place de la femme en particulier, et de la jeunesse en général, interpelle.

Kim Ui-seok filme avec délicatesse ses personnages et à travers son long métrage se parant parfois des couleurs du thriller, dessine le mal-être d'une jeune fille prise dans le carcan d'une vie déterminée lui laissant peu d'espoir.

After My Death est une œuvre puissante et dérangeante montrant sans fard la tragique destinée de quelques jeunes gens que leur société broie sans pitié. Avec une histoire poignante, une comédienne intense et une mise en scène sans concession, ce portrait d'une lycéenne perdue au cœur d'un drame hante longuement les esprits.

Captivant et touchant.

Isabelle Arnaud

Premier long-métrage de Kim Ui-seok, *After my death* fait l'état des lieux d'une société en deuil d'une partie de sa jeunesse. Récompensé au festival international de Busan du prix du Meilleur Film, ce drame confronte le spectateur à l'horreur de la réalité du suicide et écarte toutes les stratégies d'évitement ou de minimisation.

L'horreur droit dans les yeux

À la fois faux film de fantômes et faux whodunnit, *After my death* est avant tout la peinture sombre des failles de la société coréenne devant la réalité du suicide. Par moments terrifiant, le premier film de Kim Ui-seok emprunte à l'imagerie horrifique et fantastique : les ombres, les convulsions, la violence des écolières, le sang. En affichant explicitement ses influences (une élève compare une autre à une « possédée qui les maudit »), le film met en scène autant l'horreur du suicide chez les jeunes que celle des stratégies d'évitement des figures d'autorité, incarnées par la police et le corps enseignant. Les seuls parents réellement présents sont ceux dont les enfants se sont tués, ou ont tenté de se tuer : le tour de force de l'écriture tient précisément dans ce renversement du soupçon vers ceux qui sont les premiers à soupçonner.

After my death confronte pour autant ceux-là même à la mort et expose les signes et les stigmates du mal-être. Il perd en subtilité à mesure qu'on progresse mais assume manifestement ce parti pris, quasiment politique, d'aller exactement là où personne ne veut regarder. C'est même l'occasion de poser un regard cynique sur l'espèce « d'administration funèbre et cérémoniale », ritualisée, comme ultime repli des plus passifs : quand une jeune fille crie son désespoir, le directeur lui demande si c'est une « menace ». En guise de coup de massue, la structure du film appuie encore la circularité du film et laisse peu de place à l'espoir.

La cruauté d'une charge

En tant que charge, *After my death* ne s'embarrasse pas de nuance et préfère répéter à l'usure le fond de son propos, par l'image ou les dialogues. Il ne faut pas ignorer et encore moins oublier, ni « individualiser » une tragédie à ce point systémique. Pour peu qu'on soit déjà convaincus, le film risque de faire peser un peu trop lourdement la violence de ses images. L'une des scènes les plus frappantes et glaçantes d'*After my death*, dont la dramatisation ne manque certes pas de sens et permet de filer radicalement la métaphore du non-dit/fantôme, repose toutefois sur une ironie dramatique macabre, à deux pas de la cruauté.

C'est sans doute ce qu'on pourra reprocher à *After my death*, dans son dessein évident d'éclairer le point aveugle de toute une société, il cible certes le problème d'évitement et de tabou, mais n'approfondit guère son propos au-delà, quitte à dire implicitement sa propre impuissance.

After my death est une charge efficace dont on retient également la qualité formelle et l'inspiration de l'écriture. Oppressant et violent, le film assume sa radicalité et, pour cette raison, n'est pas à mettre entre toutes les mains.



DAME SKARLETTE

Blog

Ce n'est pas la première fois que je vous parle de cinéma Coréen qui évolue bien depuis quelques années. *After my death* le film de Kim Ui-Seok sera en salle le 21 novembre prochain. C'est le premier film de ce réalisateur. Il avait déjà présenté un film en 2011 en collaboration avec d'autres cinéastes du nom de *The Murderer*.

Avec ce long métrage il veut nous informer des suicides récurrents en Corée. L'intrigue : une jeune lycéenne est retrouvée morte, la police va enquêter. Ce film vaut surtout par le fait que l'on découvre un pays que l'on connaît mal et par le fait que le réalisateur dénonce les différents suicides causés par le mal-être, le manque de travail, l'homosexualité, etc...



On découvre les rivalités qui peuvent se créer comme ici au lycée. Les jeunes filles sont tour à tour menteuses, calomnieuses, et l'on s'aperçoit que le harcèlement se trouve dans tous les pays. Ce long métrage traite d'un sujet méconnu ici en France, car nous n'imaginons pas la Corée ainsi et c'est intéressant de découvrir une autre culture via ce biais qu'à choisi le réalisateur.

Les interprètes sont excellents et l'on retiendra en premier la prestation de la jeune Jeon Yeo-Bin Par contre le rythme est très lent et il faut bien suivre et être très attentif à ce film durant près de 2 h sous peine de perdre le fil de l'histoire. *After my death* est un film sombre mais non dénué d'intérêt.

A savoir que *After my death* a obtenu le Prix du meilleur film au Busan International Film Festival en 2017 et que la jeune actrice Jeon Yeo-Bin a obtenu le prix de la meilleure actrice, ainsi que le Prix Spécial du Jury à Fribourg. Pour un premier long métrage le réalisateur offre une belle première œuvre. Pour les amateurs du genre.

BONJOUR COREE

Blog

La mort que l'on se donne, fléau de la Corée du Sud

Le 21 novembre sort dans les salles un film à la thématique pesante, celle du suicide des jeunes en Corée du Sud. Récompensé du prix du meilleur film au festival de Busan de 2017, son actrice principale Jeon Yeo-bin a également remporté le prix de l'interprétation dans ce même festival.



Dans un lycée pour filles, une des élèves (Jeon So-nee) disparaît brusquement. Alors que la police privilégie la thèse du suicide, le besoin pour la communauté de trouver un coupable se fait de plus en plus pressant. C'est Young-hee (Jeon Yeo-bin), la dernière personne à avoir vu la disparue, qui sera suspectée par ses camarades de classe mais aussi par la mère de la victime (Seo Young-hwa). Pointée du doigt par tous, Young-hee doit alors se débattre pour essayer d'échapper à l'énorme responsabilité qui lui incombe, celle de la mort de Kyung-min. Mais il est difficile d'y parvenir alors que tous voudraient la voir l'endosser afin de soulager la culpabilité collective. Dans son titre original (*죄 많은 소녀*, *choe manheun sonyeo*) traduisible par « la fille qui porte de nombreux péchés », l'intention du réalisateur se fait plus claire encore : Young-hee devient le bouc-émissaire parfait, l'exutoire de toute cette culpabilité que l'on souhaite expier en punissant un coupable, et peu importe sur qui le sort tombera.

Le film, tourné à la façon d'un polar, explore tour à tour les pressions scolaires, familiales et sociétales auxquelles les jeunes Coréens sont soumis. Le réalisateur Kim Ui-seok signe ici un premier long métrage lourd dans sa thématique mais également dans son engagement, mettant des mots et surtout des images sur un problème devenu si récurrent qu'il en est devenu effroyablement banal. Écrasée par un taux de suicide parmi les plus hauts du monde, la Corée du Sud perd 36 de ses citoyens chaque jour de cette façon, principalement parmi les personnes âgées et les adolescents.

La mise en scène, qui se fait tantôt intimiste en filmant au plus près les personnages et tantôt distante et froide, montre cette ambivalence dans le traitement des suicides en Corée.



Entre le chaos dans lequel une communauté peut basculer lors d'un suicide et la volonté collective de l'effacer, les individus semblent se perdre. Au-delà des causes mêmes d'un suicide, le seul choix qui s'offre aux survivants est le suivant : la punition ou l'oubli. La musique, oppressante ou absente, accompagne parfaitement cette ambiance qui nous fait soudain subir à nous aussi tout le poids qui pèse sur les personnages. Parfois, la violence des événements semble percer l'écran ; le film s'adresse alors brutalement à nous, paraissant nous demander : « Et vous, qu'auriez-vous fait ? »

Ce que j'en ai pensé : le réalisateur Ui-seok Kim dissèque la souffrance et soulève un à un les lambeaux d'un drame psychologique. Le mal prend ses racines dans le refus de la société d'écouter et de voir les signes. Le contexte culturel a une importance réelle. Le réalisateur nous fait vivre les événements de l'extérieur. Il filme d'ailleurs beaucoup les personnages de dos pour nous laisser en partie dans l'ignorance de leur état d'esprit et en partie pour permettre aux atmosphères de s'exprimer en nous positionnant en tant que témoin de la scène.

Les sensations sont également renforcées par le travail du son qui nous écrase comme les sentiments négatifs envahissent les personnages. Le morbide trouve un écho dans la violence des actes, la violence des mots et la violence des relations. Le rouage de la mort et de la culpabilité se met en route et il n'est plus possible de l'arrêter.

Les actrices sont superbes par leur façon de nous faire ressentir leur noirceur intérieure et cette souffrance immense qui transforme leur personnalité.

Avec AFTER MY DEATH, le réalisateur surprend dans son traitement d'une thématique grave, qu'il aborde sous un angle assez inattendu, sans pour autant oublier d'être percutant dans son propos. Il ne faut pas venir chercher de réponses dans ce film. On assiste à la mise en abîme des âmes. C'est un film marquant.



Aude G.

J'ME FAIS MON CINEMA

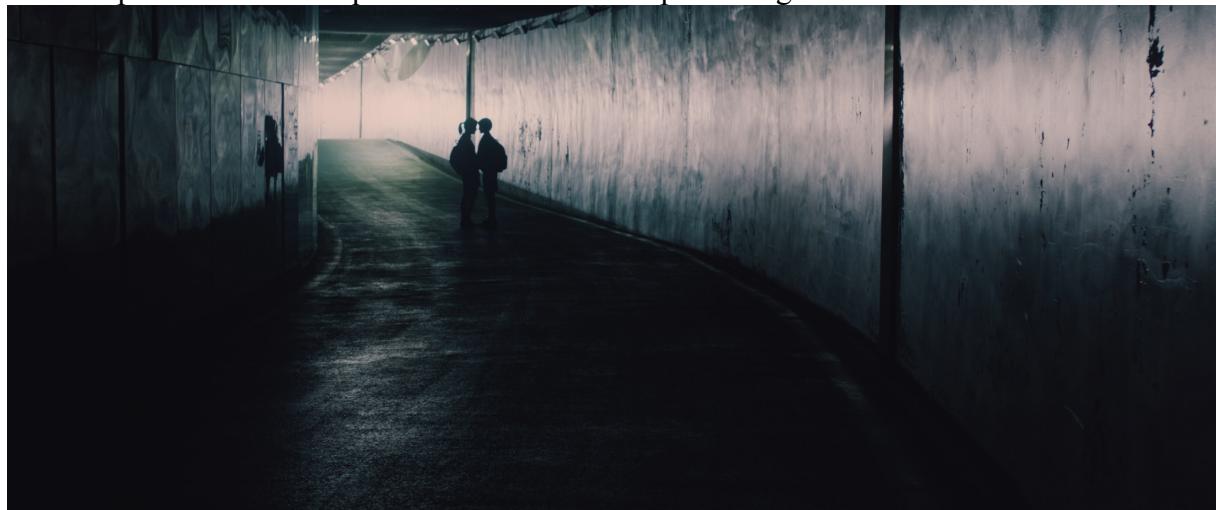
Blog

NOTE 3/5

Des silhouettes anonymes filmées à contre-jour progressent en masse uniforme dans les couloirs d'une école. Elles sont d'un côté les protagonistes d'un fait-divers sordide, et de l'autre les figurantes d'un film où elles n'auront leur place que dans l'ombre d'elles-mêmes. Car cet ensemble reflète, d'une certaine manière, l'impossibilité de faire valoir leur propre individualité dans une enceinte par définition communautaire. L'idée du bloc cristallise ainsi les frustrations de l'adolescence : le besoin de reconnaissance, la jalousie, le voyeurisme... Sur fond de teen-revenge, « After my death » est donc d'abord une quête de soi, avant d'être une enquête policière.

Cette image indivisible du groupe se pose à contre-courant de toute procédure cohérente, faisant de la dernière personne à avoir vu la victime vivante la coupable idéale. De fait, plus le film s'acharne sur une piste, plus la réalité dévoile sa complexité. C'est mesurer soudain le poids d'une parole en l'air, et méprendre l'interprétation que feront les autres de ce que l'on peut dire. Entre mensonges, rumeurs et cruauté, les vices mêmes de « l'âge ingrat » deviennent les suspects abstraits d'une affaire insoluble.

D'ailleurs, les investigations connaissent ici leur limite. S'il est scientifiquement possible d'analyser les conditions de la mort, l'expliquer en revanche s'avère vain. D'abord parce que notre cerveau nous conditionne à chercher une cause forcément concrète, vérifiable. Or, c'est oublier que le mal-être adolescent n'a rien a priori ni de logique ni de raisonnable. Par son approche métaphysique et mystérieuse, on est souvent tenté de rechercher le moindre détail dans l'infinitésimal des situations, dans ce qui paraît trop ordinaire ou à l'inverse si peu banal. Il faut dire que le film s'applique à compliquer les choses, qu'il ne réduit jamais à leur simple état de fait, mais ajoute comme des noeuds sur le problème. L'originalité d'« After my death » repose ainsi sur son parti-pris particulièrement ironique, s'appliquant justement à empêcher toute résolution du problème. On y trouve par exemple cette élève qu'on suspecte et qu'on refuse d'écouter, puis qui devient le centre de l'attention précisément lorsqu'elle perd l'usage de la parole (et ne peut donc plus s'exprimer); ou encore ce choix d'ouvrir un film sur le suicide en tuant par effet d'esthétique l'identité-même des personnages...



Ce besoin d'émerger de la masse est notamment remarquable dans la deuxième partie du film, où la coupable devient à son tour la victime – dans une grandiloquence horrifique qui témoigne d'un désir de spectaculaire. Comme la « preuve » de son énigme, le film réitère ainsi, à partir d'une culpabilité qu'on a involontairement fait peser sur quelqu'un, les mêmes gestes désespérés, la même mécanique immatérielle. Laissant paradoxalement son secret se fondre dans le probable d'une absence : celle, peut-être inutile ou essentielle, des images de vidéosurveillance d'un long tunnel silencieux, la nuit...

Annabel Fuder

Critique : After My Death – La Rumeur

Publié le 11/21/2018 par Kévin Romanet

Dans un lycée pour filles de Corée du Sud, la disparition soudaine de Kyung-min plonge l'établissement dans la détresse la plus totale. Alors que l'enquête est en cours, le personnel du lycée cherche à fuir toute responsabilité. Si la thèse du suicide est rapidement évoquée, la famille de l'élève, plusieurs de ses camarades et certains membres des autorités suspectent Young-hee, la dernière personne à avoir vu Kyung-min.

Dès la première séquence, le réalisateur Kim Ui-seok évoque le problème du harcèlement scolaire en plaçant Kyung-min comme une potentielle victime de Young-hee. Pourtant, la scène suivante révèle la proximité entre les deux adolescentes, révélant ainsi l'ambiguïté de leurs rapports dont la véritable nature sera révélée tout au long du film. En préservant le mystère autour de leur relation, le cinéaste, qui signe ici son premier long-métrage, contient la puissance émotionnelle du drame qui s'apprête à se jouer.

Il laisse également planer les soupçons autour de Young-hee, qui devient très rapidement le bouc-émissaire de son entourage, et notamment de la mère de Kyung-min. Un long entretien durant lequel l'absence d'empathie envers l'élève totalement encerclée révèle le besoin de trouver un coupable à cette disparition. Pourtant, aucune preuve tangible n'a été découverte, Kyung-min demeure introuvable et seules ses affaires ont été retrouvées au-dessus du fleuve.



Progressivement, le supposé bourreau devient la victime, à la fois de ses camarades mais également de la mère de l'adolescente disparue qui font preuve d'une cruauté extrême à son égard. En parallèle, le personnel de l'établissement scolaire fait tout pour que l'image du lycée ne soit pas ternie par la disparition mais également pour s'en détacher émotionnellement.

Le discours d'un professeur demandant à ses élèves de s'endurcir témoigne par exemple de cette distance mais également du fatalisme omniprésent qui se dégage d'*After My Death*. Que ce soit l'administration scolaire ou les autorités, tous semblent fermer les yeux sur les raisons du suicide, de plus en plus plausible, de Kyung-min, et estiment pour la plupart que Young-hee l'y aurait poussée. Principale cause de mortalité chez les jeunes de 15 à 24 ans en Corée du Sud, le suicide reste donc tabou dans la société que dépeint Kim Ui-seok, qui préfère l'éviter et ne pas voir le malheur de ses adolescents.

La tristesse ambiante et l'ambiance oppressante du film donnent l'impression que tout est d'ores et déjà perdu pour Young-hee, personnage profondément touchant interprétée par l'excellente Jeon Yeo-bin. Les soupçons du spectateur envers elle disparaissent très rapidement au profit d'une empathie totale, alors qu'elle ne cesse d'être accablée au point d'être finalement détruite. Le discours final terrassant de l'adolescente accentue le sentiment de solitude auquel elle ne peut plus échapper, au même titre que les plans évocateurs dans un long tunnel dans lequel elle apparaît au côté de Young-hee. Histoire d'un amour sacrifié parsemé de moments de grâce parfois bouleversants, *After My Death* s'impose comme un drame très réussi, où le suicide devient le seul moyen d'expression pour se faire voir dans une société aveuglée par ses œillères.

Le pitch ?

La disparition soudaine d'une élève d'un lycée pour jeunes filles précipite la communauté scolaire dans le chaos. Famille de la victime, enseignants et élèves cherchent à fuir toute responsabilité, l'image de l'école étant en jeu. Pourtant, sans indice ni corps, on suspecte un suicide. Young-hee, l'une de ses camarades d'école, dernière à l'avoir vue vivante, est suspectée par tout le monde, à commencer par la mère de la victime. Bouc-émissaire idéal, Young-hee va chercher à n'importe quel prix à échapper à la spirale de persécutions qui l'accaborent. Mais quel secret, quel pacte peut-elle bien cacher... ?

Et alors ?

Pour un premier film – dont il est et scénariste et réalisateur – Kim Ui-Seok fait montrer d'une belle maîtrise en racontant une histoire qui lui a été inspiré par la mort de l'un de ses amis. « *J'ai essayé de traduire ce que j'ai ressenti à ce moment-là. Le suicide est tellement répandu en Corée du Sud qu'il est devenu chose banale dans la tête des gens. On n'en perçoit plus la gravité.* »

Sans jamais clairement désigner le coupable, le réalisateur venu de Corée du sud a su tisser un récit où les névroses adolescentes le disputent aux névroses familiales avec des séquences parfois, il est vrai, à la limite du soutenable. Il poursuit : « *Le suicide est un élément déclencheur. Il joue le rôle de révélateur d'un malaise social plus profond.* » Jouant sur les codes du polar, avec le principe d'une enquête détaillée – jusque dans le détail de cette barre recouverte de barbelés qui permet aux flics de dénicher le corps de la noyée, et ce plus rapidement que des plongeurs – *After my death* est un récit qui joue en permanence sur le malaise que le déroulement de son scénario ne peut que susciter dans le climat y est pesant.

Il y a indéniablement des séquences très fortes comme celle -très émouvante – de la cérémonie funéraire, avec la présence d'un officiant chamane. Pour autant *After my death* ne parvient pas à nous convaincre de bout en bout tant on a parfois le sentiment d'une surenchère dans le glauque et dans l'approche « érotique » du suicide. Il faut sans doute être originaire de Corée pour ressentir pleinement ce drame du suicide banalisé.

ACTION TV

Télé

<http://www.actiontv.fr/cine-choc/Rr5s2KWt>

FRANCE 3 – LE PITCH CINEMA

Télé

<https://www.france.tv/france-3/le-pitch-cinema/794857-le-pitch-cinema.html>

RADIO LIBERTAIRE

Radio

Chroniques rebelles :

https://media.radio-libertaire.org/backup/2018-46/samedi/RL_2018-11-17_13-30.mp3

